



Directrice de la publication

**Sol Aparicio**

Responsable de la rédaction

**Josée Mattei**

Comité éditorial

**Isabelle Boudin**

**Françoise Cuvier**

**Monique Fourdin**

**Marie-Thérèse Gournel**

**Laurence Mazza-Poutet**

**Miyuki Oishi**

**Géraldine Philippe**

**Martine Vienot †**

**Michelle Weber-Pennec**

**Agnès Wilhelm**

Maquette

**Jérôme Laffay**

Correction et mise en pages

**Isabelle Calas**







## Billet de la rédaction

### Arrière cocotte !

Dans *Les Formations de l'inconscient*, Lacan montre qu'avec le witz, en un éclair le passage se fait entre le *peu-de-sens* et le *pas-de-sens*. Le mot d'esprit, comme le lapsus, est ce « sur quoi, en partie, se fonde la notion d'inconscient <sup>1</sup> ». Le mot d'esprit met en avant la temporalité, sa réussite tient, comme pour l'interprétation, au fait que ce doit être preste. Ce que Lacan formulera dans *Télévision* : « Ne savons-nous pas que le mot d'esprit est lapsus calculé, celui qui gagne à la main l'inconscient <sup>2</sup> ? »

À la lecture des différents travaux et articles sur l'interprétation et le réel, il m'est revenu l'histoire que Lacan emprunte à Raymond Queneau, vantant son caractère poétique et la fin qui excelle par son trait d'esprit. Cette histoire se présente sous une forme très différente des autres évoquées dans le séminaire, et empruntées pour la plupart à Freud. Elles sont généralement courtes. Cela se passe entre un examinateur et un candidat à un examen.

« Parlez-moi, dit l'examinateur, de la bataille de Marengo.

Le candidat s'arrête un instant l'air rêveur – La bataille de Marengo... ? Des morts ! C'est affreux... des blessés ! C'est épouvantable...

– Mais, dit l'examinateur, ne pourriez-vous me dire sur cette bataille quelque chose de plus particulier.

Le candidat réfléchit un instant, puis répond – Un cheval dressé sur ses pattes de derrière, et qui hennissait <sup>3</sup>. »

L'examinateur poursuit intrigué sur la bataille de Fontenoy pour entendre sensiblement la même réponse : « [...] Des morts ! Partout... Des blessés ! [...] » et le cheval dressé sur ses pattes de derrière.

Enfin, l'examinateur l'interroge sur la bataille de Trafalgar. Celui-ci répond : « – Des morts ! Un charnier... Des blessés ! par centaines... »

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, leçon du 17 février 1976.

2. J. Lacan, *Télévision*, Paris, Seuil, 1974, p. 72.

3. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 108-111.

L'examineur insiste sur ce qu'il pourrait dire de particulier, c'est alors que le candidat prend son cheval pour s'entendre dire :

« Pardon, monsieur, je dois vous faire observer que la bataille de Trafalgar est une bataille navale.

- Ouh, ouh, dit le candidat, arrière cocotte <sup>4</sup> ! »

Cette petite histoire nous montre comment par la répétition de la chaîne signifiante nous sommes tous bernés, voire bercés. Lacan dit que la monotonie répétée des signifiants, « des morts, des blessés », nous indique « à quel point nous est refusé l'accès à la réalité dès lors que nous y pénétrons par le biais du signifiant <sup>5</sup> ».

La position du candidat évoque celle de l'analysant agrippé à l'image du mensonge inconscient auquel tient tout névrosé, il s'en raconte en quelque sorte. Ce candidat se saisit du cheval pour se sortir de la mauvaise passe dans laquelle il s'engouffre, « un cheval de guerre <sup>6</sup> », pourrait-on dire selon l'actualité cinématographique. Cependant, lorsqu'il ressort sa litanie, et que l'examineur lui rétorque que la bataille de Trafalgar est une bataille navale, le candidat le réalisant dit : « Ouh, ouh, arrière cocotte. » Nous laissant l'imaginer tirant sur les rênes.

Finalement, et en un éclair, n'est-ce pas la manifestation brutale du réel devant lequel il ne peut reculer ? Ce qui fait de cette petite histoire un délice.

Où, dans ce *Mensuel* d'avril, il sera question de l'interprétation avec le recueil des travaux du séminaire École à Paris et d'un « écho de Bruxelles » à propos de la fin de l'analyse. L'actualité y sera également présente avec un compte-rendu de la soirée, rue d'Assas, « Contre la dictature du DSM ».

M.-T. G.

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*, p. 108-111.

6. Dernier film de Spielberg sorti en mars 2012, où un cheval sauve l'honneur d'un père humilié.

# Séminaire École 2011-2012

---

Une interprétation  
qui tienne compte du réel



## Patricia Dahan

### Contre le réel \*

Lacan dit dans « La troisième » qu'il n'y a « rien de plus réel que le symptôme ». Si dans le symptôme il y a à la fois un chiffrage qui est de l'ordre du langage et ce qui fait « le chiffre du symptôme », c'est-à-dire son noyau de jouissance, comment l'analyste va-t-il s'y prendre pour serrer au plus près ce noyau de jouissance ? Le réel du symptôme étant la jouissance que l'interprétation fait apparaître, comment passer de la jouissance opaque du symptôme au sens joui ou « j'ouïs sens » ?

Je voudrais mettre l'accent ce soir sur l'importance donnée par Lacan à la sonorité du signifiant et les termes qu'il utilise pour rendre sensible l'effet de musicalité dans le rapport entre le signifiant et l'inconscient. On verra qu'il est question d'accord, d'harmonie, de dysharmonie, de résonance, de consonance... dans la façon dont l'interprétation produit un effet à la fin de l'analyse.

À partir des années 1970, Lacan considère qu'une interprétation, pour qu'elle ait un effet, doit être équivoque. L'interprétation équivoque tient à la nature de *lalangue* dont est fait l'inconscient. Avec le concept de *lalangue*, Lacan met l'accent sur la discordance entre le langage et le corps. *Lalangue* avec tout ce qu'elle contient d'« effets qui sont affectés » dérange le corps. Dans le séminaire *Les non-dupes errent*, Lacan dit : « C'est pour autant que cette jouissance phallique, cette jouissance sémiotique se surajoute au corps qu'il y a un problème <sup>1</sup>. » Il fait équivaloir la jouissance sémiotique de *lalangue* à la jouissance phallique dans la mesure où elle fonctionne comme une jouissance hors corps qui parasite le corps.

\* Intervention au séminaire École, à Paris le 9 février 2012.

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Les non-dupes errent*, inédit, leçon du 11 juin 1974.

Or les sèmes de *lalangue* ont un sens opaque. « La confusion des sentiments, c'est tout ce que *lalangue* est faite pour sémiotiser <sup>2</sup> », dit encore Lacan dans *Les non-dupes errent*. Ainsi, l'analysant est affecté dans son corps par les sèmes de *lalangue* et il ne le sait pas.

Dans un deuxième temps, à partir du séminaire *Le Sinthome*, Lacan propose un nouage, par le réel, du symbolique et de l'imaginaire. Ce nouage serait une façon de faire accord, à la fin de l'analyse, entre le langage et le corps, par opposition à cette discordance du langage et du corps à l'entrée en analyse.

Le réel, tel qu'il l'introduit à partir du nœud, Lacan le présente comme son invention. Son invention pour faire tenir deux choses aussi étrangères l'une à l'autre que le symbolique et l'imaginaire ; « le réel apporte l'élément, dit-il, qui peut les faire tenir ensemble <sup>3</sup> ».

Ainsi, dans les dernières années de l'enseignement de Lacan, une interprétation qui tient compte du réel est une interprétation qui tient compte de la nature de *lalangue*, dont est fait l'inconscient, d'être équivoque, et c'est une interprétation qui aura pour effet de permettre, à la fin de la cure, un nouage à partir du réel pour faire tenir ensemble les trois consistances. Un nouage, par le réel, de l'imaginaire et du symbolique à la fin de l'analyse.

Dans la conférence de presse donnée à Rome en 1974, Lacan dit : « Quand je parle du réel, qui me paraît une notion tout à fait radicale pour nouer quelque chose dans l'analyse, mais pas toute seule, il y a ce que j'appelle le symbolique et ce que j'appelle l'imaginaire, je tiens à ça comme on tient à trois petites cordes qui sont les seules qui me permettent à moi ma flottaison. »

Dans la définition de Lacan, le réel est ce qui est *ex-*, ce qui ex-siste, l'ex-sistence pour Lacan est aussi ce qui est prépondérant et déterminant. Tout en donnant la même valeur aux trois consistances R, S et I, il distingue le réel comme ce qui lie les deux autres ensemble.

Dès sa première conférence de Rome, Lacan a insisté sur l'équivoque dans la langue et sur le caractère évocateur du langage qui permet de dire autre chose que ce qui est effectivement énoncé, il parle des résonances de la parole. Dans le séminaire *Les non-dupes*

2. *Ibid.*

3. J. Lacan, *Le Séminaire, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 132.

errent, il rappelle l'importance qu'il a accordée, depuis le début de son enseignement, dans la pratique analytique, au matériel de *lalangue*. *Lalangue* ek-siste en dehors de la chaîne, « ailleurs que ce que [l'analysant] croit être son monde <sup>4</sup> », dit Lacan dans le séminaire *Les non-dupes errent*. Et il peut avancer que c'est l'équivoque, la pluralité de sens qui favorisent le passage de l'inconscient dans le discours.

En 1975, dans une conférence à l'université de Yale aux États-Unis, Lacan confirme sa définition de l'inconscient structuré comme un langage, mais avec une réserve, dit-il. Cette réserve vient du pas supplémentaire fait avec le concept de *lalangue* qui introduit la notion de jouissance et l'importance de la langue maternelle en tant que c'est la manière dont la langue a été parlée et entendue par le petit enfant. La réserve est donc que « ce qui crée la structure est la manière dont le langage émerge au départ chez un être humain <sup>5</sup> ». Cette réserve est un pas que Lacan fait par rapport à sa référence à Freud, car la pratique a montré qu'il ne suffit pas de reconnaître dans le symptôme sa structure de langage et de la déchiffrer, le chiffre du symptôme est aussi lié à la jouissance, qu'il faut faire apparaître pour le réduire.

« L'expérience consiste en ceci », dit Lacan dans les « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines », « c'est que dès l'origine il y a un rapport avec *lalangue*, qui mérite d'être appelée, à juste titre, maternelle parce que c'est par la mère que l'enfant – si je puis dire – la reçoit. Il ne l'apprend pas. Il y a une pente. Il est très surprenant de voir comment un enfant manipule très tôt des choses aussi notablement grammaticales que l'usage des mots "peut-être" ou "pas encore". Bien sûr l'a-t-il entendu, mais qu'il en comprenne le sens est quelque chose qui mérite toute notre attention <sup>6</sup>. » Et un peu plus loin : « Si j'ai employé le terme : "l'inconscient est structuré comme *un langage*", c'est bien parce que je veux maintenir qu'un langage, ça n'est pas le langage. Il y a quelque chose dans *le langage* de déjà trop général, de trop logique <sup>7</sup>. » Dans le séminaire *Le Moment de conclure*, Lacan ira jusqu'à dire que le langage n'existe

4. J. Lacan, *Le Séminaire, Les non-dupes errent*, op. cit., leçon du 11 juin 1974.

5. J. Lacan, « Conférence à Yale University », 24 novembre 1975, *Scilicet*, n° 6-7, 1975.

6. J. Lacan, « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines », *Scilicet*, n° 6-7, 1975, p. 42-45.

7. *Ibid.*

pas, qu'il n'y a que *lalangue*, pour souligner que la langue a un sens particulier pour chacun, quelque chose de singulier dans la manière dont elle résonne et consonne pour le sujet.

En mettant l'accent sur le langage de l'être parlant, caractérisé par l'équivoque, on entre dans la dimension du réel. L'équivoque vient du réel qui dans l'inconscient a « fait dépôt au cours des âges <sup>8</sup> », dit Lacan dans « L'étourdit ». Ce réel tient au fait que pour l'être parlant il n'y a pas de rapport instinctuel entre les hommes et les femmes, ce rapport ne peut pas s'écrire, ce sens sexuel n'existe pas. L'ab-sens de rapport, que Lacan écrit en deux mots, cet impossible du rapport sexuel, c'est là que Lacan situe le réel. Ce qui vient à la place du non-rapport sexuel, c'est un semblant de rapport et ce semblant de rapport ne peut être exprimé que par le langage. Non pas un langage dans lequel les symboles ont une signification unique comme dans le langage de l'animal, mais un langage qui pour l'être parlant est fait d'équivoques. C'est-à-dire que l'équivoque du langage chez l'être parlant est corrélée au réel du non-rapport sexuel.

Une langue, dit Lacan, « n'est rien de plus que l'intégrale des équivoques que son histoire y a laissées persister <sup>9</sup> ». Pour l'être parlant, à la différence de l'animal, l'équivoque existe d'emblée dans la langue. Dans « L'étourdit », Lacan précise que « le dire ne procède que du fait que l'inconscient [...] est assujéti à l'équivoque <sup>10</sup> ».

Or l'équivoque est ce qui caractérise *lalangue* faite d'homophonie où son et sens sont confondus. Avec ce concept de *lalangue*, un nouveau vocabulaire apparaît dans les textes de Lacan. Il parle de « sensibilité », d'« instillation », d'« imprégnation du langage »... « L'eau du langage », dit-il dans « L'étourdit », « laisse au passage quelques détritres ».

L'analyste a à faire avec le réel du symptôme. Lacan nous fait remarquer que ce n'est que si le réel insiste que l'analyse pourra continuer à exister. Il précise que ce qu'il y a de plus réel, c'est le symptôme. L'analyste a à faire avec ce réel et sa « mission est de le contrer », comme le dit Lacan dans « La troisième <sup>11</sup> ».

8. J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 490.

9. *Ibid.*

10. *Ibid.*

11. J. Lacan, « La troisième », *Lettres de l'École freudienne*, n° 16, 1975, p. 187.

Ce qui fait le réel du symptôme, c'est la jouissance qui le constitue. Pour contrer le réel du symptôme, il n'est pas question de lui donner du sens mais au contraire de dévaloriser la jouissance qui le constitue en jouant contre son sens. « Ce n'est pas parce que l'inconscient est structuré comme un langage que *lalangue* n'ait pas à jouer contre son jouir, puisqu'elle s'est faite de ce jouir même », dit Lacan dans « La troisième <sup>12</sup> ». On pourrait dire que ce que vise l'analyse, c'est cette jouissance dont *lalangue* est constituée.

Ces données sont connues de l'analyste lorsqu'il opère dans la cure. Je cite Lacan dans « La troisième » : « [l'analyste] sait en quoi consiste l'inconscient d'être un savoir qui s'articule de *lalangue*, le corps qui là parle n'y étant noué que par le réel dont il se jouit <sup>13</sup> ».

Ce sur quoi insiste Lacan dans « La troisième », c'est le fait qu'il y a un savoir inscrit dans *lalangue* qui constitue l'inconscient. Ce savoir qui existe dans l'inconscient n'est pas harmonique, il est dysharmonique. Ce savoir qui ek-siste est dérangeant, cette ek-sistence « insiste du dehors et elle est dérangeante <sup>14</sup> » dit Lacan dans *Les non-dupes errent*.

Le lien entre le réel et le savoir inconscient se fait à partir de *lalangue* comme quelque chose qui ek-siste au corps. L'analogie que fait Lacan entre *lalangue* et la jouissance phallique tient au fait que l'un et l'autre parasitent le corps ; « *lalangue* a le même parasitisme que la jouissance phallique <sup>15</sup> ». Comme je l'évoquais au début de mon intervention, *lalangue* a un effet sur le corps : « C'est elle qui détermine comme parasitaire dans le réel ce qu'il en est du savoir inconscient. » Je cite Lacan dans *Les non-dupes errent*, et il dit aussi que « *lalangue* est solidaire de la réalité des sentiments qu'elle signifie <sup>16</sup> ».

J'ai voulu mettre en évidence jusqu'ici que c'est dans les dépôts de *lalangue*, dans la jouissance dont elle est faite, que réside ce qui parasite le corps et produit des effets d'inhibition ou d'angoisse.

Dans les élaborations du séminaire *Le Sinthome*, où Lacan fait un usage du nœud dans lequel le réel lie entre eux le symbolique et

12. *Ibid.*, p. 189.

13. *Ibid.*

14. J. Lacan, *Le Séminaire, Les non-dupes errent*, op. cit., leçon du 21 mai 1974.

15. *Ibid.*

16. *Ibid.*, leçon du 11 juin 1974.

l'imaginaire, c'est une manière de rétablir un accord entre le corps et le langage. Dans la leçon du 9 décembre 1975, il propose un nouage par le réel.

Si, comme le soutient Lacan, c'est « uniquement par l'équivoque que l'interprétation opère », c'est dans les résonances et consonances de la langue que peut se produire un dire qui ek-siste au langage, l'ek-sistence étant de l'ordre du réel.

Dans *Le Sinthome*, Lacan parle de résonance et de consonance. Il s'agit de faire consonner le langage d'une façon qui va plus loin que ce qui est effectivement dit. Si on se réfère au nœud, la résonance se traduit en termes d'accord, au sens musical du terme, entre les deux consistances imaginaire et symbolique. « Le réel est ce qui fait accord entre le corps et le langage <sup>17</sup> », dit Lacan, ce qui signifie que le réel « fait accord » entre l'imaginaire et le symbolique.

Il s'agit de faire résonner autre chose que ce que l'analysant croit vrai. Faire résonner un dire. En nouant l'imaginaire et le symbolique, le réel fait accord en faisant résonner le sens autrement pour l'analysant.

Dans le séminaire *Encore*, Lacan précise que c'est de la cohabitation avec *lalangue* que se définit l'être parlant <sup>18</sup>. Il introduit la notion de *parlêtre*. Le *parlêtre*, dit-il, c'est l'être de la parole qui se constitue dans son rapport à la jouissance à partir de *lalangue*.

Avec sa définition de l'inconscient « fait de *lalangue* », qu'il a introduite dans le séminaire *Encore*, Lacan a fait apparaître que la langue nous affecte et que les affects du petit enfant, avant qu'il ait acquis la maîtrise du langage, sont directement exprimés dans *lalangue*. Il y aurait donc dans *lalangue* des « effets d'affect » pour l'être parlant. En partant de ce principe, on peut considérer que l'affect est un effet, et en contractant effet et affect Lacan crée le néologisme *effect*. Depuis lors, il substitue à la notion de sujet cet autre néologisme de *parlêtre*. Avec la notion de *parlêtre*, Lacan met en rapport l'affect et l'inconscient réel.

Au-delà du déchiffrage, ce que l'analyse met au jour, c'est le rapport du sujet à la jouissance. Dans *lalangue* il y a de la jouissance,

17. J. Lacan, *Le Séminaire, Le Sinthome, op. cit.*, p. 40.

18. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 130.

jouissance de la langue mais aussi joui-sens. Un sens joui, singulier, particulier à chacun, différent du sens commun. Ce sens joui a un effet sur le corps. Dans le séminaire *Le Sinthome* Lacan dit qu'« il faut qu'il y ait quelque chose dans le signifiant qui résonne [...] et que le corps y soit sensible <sup>19</sup> ».

Comme nous l'a rappelé Michel Bousseyroux lors de la première séance de ce séminaire, l'équivoque, intrinsèque à l'équivoque de l'interprétation, est dans « l'équivoque homophonique entre jouis et j'ouïs, du verbe ouïr. La jouissance du signifiant passe au "j'ouïs sens", au sens joui en tant que d'ouïr l'équivoque du signifiant j'en jouis, j'en tire une jouissance du sens ».

En s'appuyant sur ce que dit Lacan dans les conférences dans les universités aux États-Unis en 1975, Michel Bousseyroux souligne qu'équivoquer, c'est faire circularité entre le symptôme et l'inconscient. « Faire circularité entre le symbolique et le symptôme c'est défaire leur enchevêtrement, leur empêchement entre les deux autres cordes du nœud », dit-il. Faire circularité entre le symbolique et le symptôme par l'équivoque, c'est une façon, par l'interprétation, d'entrer en consonance avec l'inconscient. « En interprétant, nous faisons avec le  $\Sigma$  circularité, dit Lacan dans la conférence au MIT, nous donnons son plein exercice à ce qui peut se supporter de *lalangue*, alors que l'analysant, ce dont il donne toujours témoignage, c'est de son symptôme <sup>20</sup>. »

Pour revenir, en conclusion, sur la sonorité du signifiant et sur l'emploi par Lacan de termes tels que résonance, consonance, harmonie, accord... rendant sensible l'effet de musicalité dans le rapport entre le signifiant et l'inconscient, je rappellerai qu'il y a la langue, ses signifiants et la façon dont ils résonnent pour chacun : « L'interprétation doit toujours – chez l'analyste –, dit Lacan, tenir compte de ceci que, dans ce qui est dit, il y a le sonore, et que ce sonore doit consonner avec ce qu'il en est de l'inconscient <sup>21</sup>. »

19. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome, op. cit.*, p. 17.

20. J. Lacan, « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines », art. cit., p. 53-63.

21. *Ibid.*, p. 42-45.



Carlos Guevara

## De l'incalculable dans l'interprétation \*

Pour tenter de dire ce qui serait une interprétation qui tienne compte du réel, deux chemins d'entrée se sont offerts à moi. Le premier serait de suivre la conception de l'interprétation que Lacan élabore en fonction de la conception de l'inconscient et du réel dans les moments cruciaux de son enseignement. Par ce biais on peut tenter d'établir le mode d'interprétation solidaire de la conceptualisation du réel à chaque pas de la construction lacanienne. L'autre voie était la question de savoir si avec Lacan on pouvait distinguer une interprétation qui ne tiendrait pas compte du réel.

C'est ainsi qu'il m'est apparu opportun de revenir sur les commentaires et la critique que Lacan fait des élaborations des psychanalystes d'une certaine époque, comme Bouvet, Lebovici, Kris et Glover. Il s'y réfère principalement dans le séminaire *Les Formations de l'inconscient* et l'écrit « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », où il constate « la moindre place que tient l'interprétation dans l'actualité analytique [il s'agit des années 1950], non qu'on en ait perdu le sens mais que l'abord de ce sens témoigne toujours d'un embarras. Il n'est pas d'auteur qui s'y affronte sans procéder par détachement de tous les modes d'interventions verbales qui ne sont pas l'interprétation : explications, gratifications, réponses à la demande, etc. <sup>1</sup> ».

Lacan dénonce une certaine confusion – pour ne pas dire dilution – de la fonction et de la place de l'interprétation dans la cure ; il se sert particulièrement de l'exemple de Glover et son article « L'effet thérapeutique d'une interprétation inexacte : une contribution à la

\* Intervention au séminaire École, à Paris le 9 février 2012.

1. J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », dans *Écrits II*, Paris, Seuil, 1999, p. 69.

théorie de la suggestion » de 1931. Lacan pointe que, à défaut de la référence à la fonction signifiante dans la localisation de la « vérité analytique », Glover va trouver l'interprétation partout, faute de ne l'arrêter nulle part, jusqu'à affirmer que « la formation du symptôme est une interprétation inexacte du sujet », et d'ajouter que « l'interprétation ainsi conçue devient une sorte de phlogistique : manifeste en tout ce qui se comprend à tort ou à raison, pour peu qu'il nourrisse la flamme de l'imaginaire, de cette pure parade qui, sous le nom d'agressivité, fait les choux gras de la technique de ce temps-là <sup>2</sup> ».

Lacan s'efforce de restituer l'héritage freudien qui tient compte de la fonction signifiante dans l'interprétation. Nul besoin donc de se référer aux archétypes, ni de chercher la signification dans la vie, ou de vérifier l'exactitude dans les faits de l'histoire ; c'est la seule opération signifiante dans le matériel du sujet qui permet une interprétation et dont le bien-fondé ne peut être reconnu que dans les effets qui se produiront dans l'après-coup.

Lacan nous fait observer que pour Freud l'interprétation prend place dans une temporalité logique qui va de la rectification des rapports du sujet avec le réel, au développement du transfert, puis à l'interprétation. L'opération analytique vise, à ce moment-là, l'avènement de l'aveu du désir : « Car le désir, si Freud dit vrai de l'inconscient et si l'analyse est nécessaire, ne se saisit que dans l'interprétation <sup>3</sup>. »

Lacan nous indique la nécessité d'une interprétation silencieuse, allusive, qui pointe le manque de l'Autre : « À quel silence doit s'obliger maintenant l'analyste pour dégager au-dessus de ce marécage le doigt levé du *Saint Jean* de Léonard, pour que l'interprétation retrouve l'horizon déshabité de l'être où doit se déployer sa vertu allusive <sup>4</sup> ? »

On peut souligner qu'il existe déjà chez Lacan une conception de l'interprétation analytique qui ne saurait être guidée par un quelconque idéal adaptatif ou orientée par l'imaginaire, et, même si sa conception du réel n'est pas la même que dans ses derniers textes, il est déjà indiqué à la place du manque de l'Autre. On pourra dire plus tard, la place de l'objet petit *a*, cause de désir.

2. *Ibid.*, p. 70.

3. *Ibid.*, p. 101.

4. *Ibid.*, p. 118.

On peut ainsi retracer chaque pas important dans l'élaboration de Lacan et en repérer les conséquences sur sa conception de l'interprétation, les collègues qui nous ont précédés dans ce séminaire ont déjà abordé une partie de ces élaborations et ceux qui viendront continueront sûrement. Mon propos de ce soir n'est pas de faire ce parcours systématique, mais plutôt de montrer, ou d'interroger un effet qui se produit quand on associe aux moments d'élaboration un type d'intervention interprétative : allusion, équivoque, coupure, énigme, interprétation poétique, etc. Le risque est alors de transmettre l'idée de l'interprétation comme une technique.

Je tiens à faire remarquer que tous ces types d'intervention interprétative ont en commun la visé de l'objet *a*, en tant que cause de désir, mais aussi en tant que nom du réel comme impossible.

L'interprétation lacanienne n'est pas une technique. Elle n'est pas préétablie dans une série de règles qui feraient correspondre de façon biunivoque des dits de l'analysant et des interprétations de l'analyste. Elle n'est pas non plus une transposition simple du message de l'analysant. Elle est sans standards. Elle est plutôt pragmatique : laissée à la très grande liberté de l'analyste, comme le dit Lacan dans « La direction de la cure... », elle se mesure aux effets qu'elle produit.

Elle est cependant réglée. Lacan en donne les principes dans « L'étourdit <sup>5</sup> ». Elle doit ainsi toujours être équivoque, ce qui consiste donc non pas à dire le sens vrai, mais à mi-dire.

Cette équivoque joue de trois registres, précise encore Lacan dans « L'étourdit », l'homophonie, la grammaire et la logique. L'homophonie détache du sens immédiat et ouvre à un pas-de-sens, au sens d'un pas de côté fait dans le sens ou d'un franchissement sémantique. La grammaire implique la place du sujet de l'énonciation et on peut ainsi la rapprocher de ce que Lacan appelait, dans « La direction de la cure... », « rectification des rapports du sujet au réel ». La logique, enfin, doit participer de toute interprétation puisque sans elle l'interprétation serait imbécile <sup>6</sup>. L'interprétation qui prend appui de la logique se décline ici sur plusieurs plans. Elle recourt aux impasses de la logique, elle va contre la complétude du sens, elle

5. J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 490-492.

6. *Ibid.*, p. 492.

distingue impuissance d'impossible <sup>7</sup>, elle vise le réel en soutenant la contingence du symptôme qui répond à un impossible singulier.

Cependant, la fonction de l'équivoque sur le sens n'est pas sans poser problème, puisque son opération n'arrête pas la production de sens mais la réoriente ; alors se pose la question de la façon dont toucher au réel tout en jouant de l'équivoque.

Cette question est centrale dans l'« Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* » du 7 octobre 1973 ; notons au passage que cet écrit est contemporain du séminaire *Les non-dupes errent*. Lacan y souligne que « le sens du sens dans la pratique analytique se saisit de ce qu'il fuie, et c'est de ce fait qu'un discours prend son sens, soit : de ce que ses effets soient impossibles à calculer <sup>8</sup> ».

On peut donc avancer que le seul usage de l'équivoque n'est pas suffisant pour saisir la place du réel puisqu'il peut ouvrir à une multitude de sens. Il faut donc le situer en perspective avec un autre registre, celui du signe : « Le signe du signe, c'est que n'importe quel signe fasse aussi fonction de tout autre, précisément de ce qu'il puisse lui être substitué. Car le signe n'a de portée que de devoir être déchiffré <sup>9</sup>. »

Lacan donne le modèle avec les formations de l'inconscient, lesquelles démontrent leur structure d'être déchiffrables. C'est du déchiffrement que la suite des signes prend sens. Cependant, qu'un message soit déchiffré ne l'empêche pas de faire trou : « Un message déchiffré peut rester une énigme <sup>10</sup> », énigme qui pour Lacan représente le comble du sens.

Cela nous indique la nécessité d'une dimension qui donne son terme à l'autre, l'expérience analytique se situant entre ces deux opérations. L'expérience freudienne dévoile le sens sexuel de la structure, mais, selon Lacan, ce sens n'arrive pas à inscrire le fait que pour l'inconscient, dont l'activité est le chiffrement, l'inscription du rapport sexuel fait défaut. Sous aucun signe le sexe ne s'inscrit d'un rapport, ce qui explique que des rapports sexuels on ne puisse rendre

7. J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 445-446.

8. J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 553.

9. *Ibid.*

10. *Ibid.*

compte que par le biais du sens. L'inconscient chiffre et le travail de l'interprétation opère sur le déchiffrage.

Ainsi, dans l'expérience analytique l'analyste calcule et l'analysant compte. Dans son article « L'effet de l'interprétation, on ne peut en calculer la jouissance », Patrick Valas <sup>11</sup> nous permet de voir que le calcul de l'interprétation se heurte à une limite, comme l'indique le séminaire *Les non-dupes errent* : « L'effet de l'interprétation on ne peut en calculer la jouissance <sup>12</sup>. »

Freud met au jour l'inconscient qui travaille sans y penser, ni calculer, ni juger et qui produit un savoir qui s'offre au déchiffrage. Ce qui chiffre l'inconscient, c'est la jouissance sexuelle, jouissance qui s'inscrit, se soutient, de la béance du non-rapport sexuel.

Nous disions plus haut que le seul usage de l'équivoque ne suffisait pas à rendre compte du réel dans l'interprétation. C'est pour-quoi ce petit texte d'introduction à l'édition allemande des *Écrits* met l'accent sur le fait qu'il est nécessaire que l'expérience de l'analysant lui permette de dévoiler le sens de ses symptômes et en même temps de cerner l'irréductible du symptôme, sa jouissance opaque, hors sens ! Cette expérience du réel est nécessaire pour occuper ensuite une place et soutenir une pratique qui, jouant de l'équivoque mais aussi de la coupure, vise une réduction du sens et un réel hors sens.

Si j'ai voulu m'attarder sur cet article de Lacan, c'est parce qu'il introduit des repères nécessaires pour comprendre ses élaborations ultérieures dans le séminaire *R.S.I.* et celui du *Sinthome* sur l'interprétation, que notre collègue Michel Bousseyroux a travaillé lors d'une séance précédente.

Par ailleurs, il faut noter qu'en ce qui concerne le symptôme, bien que l'on puisse identifier des types cliniques de symptômes, l'expérience analytique nous montre que ce qui relève de la même structure n'a pas forcément le même sens : « C'est en cela qu'il n'y a d'analyse que du particulier : ce n'est pas du tout d'un sens unique que procède une même structure, et surtout pas quand elle atteint au discours <sup>13</sup>. » Ainsi, les sujets d'un type sont sans utilité pour les

11. P. Valas, « L'effet de l'interprétation, on ne peut en calculer la jouissance », version Internet, [www.valas.fr](http://www.valas.fr).

12. J. Lacan, *Le Séminaire, Les non-dupes errent*, inédit, leçon du 20 novembre 1973.

13. J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* », *op. cit.*, p. 557.

autres du même type. L'analyse permet à un sujet d'isoler la dimension singulière de son cas.

Dès lors, si je dois dire quelque chose qui me permette de situer une interprétation qui tienne compte du réel, je dirai qu'elle est conditionnée au fait que l'analyste est lui-même l'effet, le produit d'une expérience sur le réel qui lui permet de savoir qu'« il y en a un de savoir qui ne calcule pas, mais qui ne travaille pas moins pour la jouissance <sup>14</sup> ». Ainsi, l'interprétation ne se soutient de nul savoir constitué, puisque, à le prendre dans sa définition classique, le savoir s'assure d'une possible prévision.

C'est dire que le savoir-faire de l'analyste dans son acte dépend aussi de ce que lui-même a fait de la règle fondamentale dans sa propre analyse. Il opère ainsi en présentant les limites mêmes de l'interprétation.

Au-delà de l'usage de l'équivoque, c'est la portée interprétative de l'acte analytique qui doit tenir compte du réel et viser à la fois ce réel hors sens et la dimension particulière du sujet analysant.

Au-delà de toute compétence technique, l'analyste peut le faire, à la condition d'être averti sur ce que du travail de l'inconscient ne peut s'écrire, sur ce réel propre à l'inconscient, et qui, grâce au signifiant, permet de cerner le territoire de ce qui échappe à toute possibilité de chiffrage et qui en même temps est la substance de ce qui peut s'articuler, autrement dit, ce que Lacan appelle *lalangue* ; c'est bien de ce territoire que relève l'incalculable en question.

14. *Ibid.*, p. 558.

## Colette Soler

### Une interprétation qui tienne compte du réel \*

J'ai pris pour titre la première expression qui m'est venue quand on a choisi le titre de l'année.

Puisque chacun parle à partir de ce qui l'habite, je vais d'abord dire un mot d'une des préoccupations qui m'ont animée pendant que je préparais cet exposé. Quand j'ai fait valoir le virage impliqué par la notion d'ICS réel, je pensais bien sûr qu'il y avait là quelque chose de non banalisé, nouveau, mais je ne pensais pas que ça bouleversait toutes les perspectives pratiques et j'ai été étonnée quand même par la surprise produite. Je me suis alors demandé si l'on n'avait pas, non pas oublié, mais minimisé certaines des élaborations antérieures de Lacan.

De fait, concernant l'interprétation (I°), dans notre séminaire de cette année la question est posée depuis le début de savoir quelle serait la spécificité d'une interprétation portant sur le réel, comme si, à cette notion nouvelle d'un ICS réel, il fallait une pratique de l'interprétation toute nouvelle. J'en avais moi-même posé la question mais sans y répondre en fait, et donc, à la suite de mes collègues qui ont parlé cette année, je me suis demandé jusqu'où est-ce le cas, jusqu'où le dernier enseignement de Lacan implique-t-il une nouvelle conception de l'interprétation ?

Et d'emblée je n'ai pas pu ne pas me souvenir que les résonances de l'interprétation, dont on fait si grand cas quand on parle de *lalangue*, ainsi que la référence à la poésie et aux ressources de la langue, on les trouve dès « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse » ; c'est le titre de la troisième partie : « Les résonances de l'interprétation et le temps du sujet dans la technique

\* Intervention au séminaire École, à Paris le 8 mars 2012.

psychanalytique <sup>1</sup> ». On y trouve toutes les expressions du dernier enseignement de Lacan. L'équivocité des symboles, la nécessité d'une « assimilation des ressources de *lalangue* », le recours à la poésie, et même l'idée que les mots, le langage est corps, corps subtil mais corps. On n'est pas loin d'une motérialité jouie. Évidemment tout cela n'y est pas vraiment déployé, c'est comme en réserve, car son objectif est autre, c'est de faire valoir la dimension propre du sujet en tant qu'appendu au symbolique, ça n'est pas déployé mais c'est déjà là.

Premier développement pour montrer que, de toujours, Lacan affirme que l'interprétation analytique ne peut pas méconnaître le réel. On a pris l'habitude de distinguer le signifiant, l'Autre, la chaîne du sujet, d'un côté disons le symbolico-imaginaire, du réel de l'autre côté. Mais à aucun moment Lacan ne les a déconnectés l'un de l'autre, et il a toujours cherché à préciser comment ils s'ajustaient – ce *toujours* commence à « Fonction et champ de la parole et du langage ».

Réel, qu'est-ce que ça signifie ? Avec toutes les définitions que nous connaissons du réel, je vais m'armer d'une première définition, très large. Le réel est ce qui n'est ni symbolique ni imaginaire, Lacan finira par dire ce qui ex-siste à l'un et à l'autre, avant de l'écrire comme troisième rond du nœud. Qu'en dire ? Ex-sistant, le réel est imprédicable puisque l'on ne prédique jamais qu'avec du signifiant. En 1976, il dit antinomique à la vraisemblance, je l'ai surcommenté, or, la vraisemblance participe à la fois de l'I et du S, c'est toujours du côté des semblants. Mais Lacan n'a cessé de créer des schémas qui répondent à la question de l'accès. Ça va du schéma L au nœud borroméen en passant par le graphe. Ce qu'il en a dit très tôt, qu'il vient à une place, et même qu'il revient toujours à la même place, ce qui ne préjuge pas de ce qu'il est. Pour qu'il y ait place il faut du symbolique, certes, par définition, mais ce qui est hétérogène au S peut être connecté avec lui, plus précisément logé dans le S. Thèse constante chez Lacan, et il a dit place avant de dire nœud mais c'était pour résoudre le même problème.

Je pourrais prendre les schémas L et R pour aborder cette question de la place du réel, mais je choisis le graphe qui combine la structure de la parole et celle du langage, et qui schématise donc à la

1. J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 289.

fois la structure du sujet et la pratique analytique. Eh bien, la première interprétation tenant compte du réel, si on lit bien, elle est donnée dans « La direction de la cure et les principes de son pouvoir » en 1958. Évidemment ça se lit mieux, en fait, quand on ajoute à « La direction de la cure » « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », où Lacan donne son graphe, alors que dans « La direction de la cure » il en dispose mais ne le donne pas et fabrique quelques obscurités. Cette interprétation n'est pas ce qu'une lecture rapide pourrait faire croire, à savoir que l'interprétation dans ce texte opérerait avec le signifiant du phallus, minuscule. Certes Lacan insiste pour dire l'importance de ce signifiant, et que le vœu du névrosé est d'être le phallus, le signifiant du manque de l'Autre du discours, mais c'est à tous, à chaque névrosé que l'on pourrait dire : ton vœu c'est d'« être le phallus ».

Or, l'interprétation véritable est toujours particulière. Le phallus sert à situer la structure de la névrose, plus qu'à interpréter en chaque cas sa particularité. La formule de l'interprétation dont je parle, vous la connaissez <sup>2</sup> : « À quel silence doit s'obliger l'analyste pour dégager au-dessus de ce marécage, [la littérature analytique] le doigt levé du *Saint Jean* de Léonard, pour que l'interprétation retrouve l'horizon déshabité de l'être où doit se déployer sa vertu allusive ? » L'expression « horizon déshabité de l'être », entendez déshabité des signifiants qui constituent le lieu du signifiant, c'est ce qui s'écrit S( $\mathcal{A}$ ) dans le graphe et dont le doigt pointé désigne la place. Cette place est celle du réel dans l'inconscient structuré comme un langage. Le commentaire de « Subversion du sujet et dialectique du désir <sup>3</sup> » est plus explicite, il dit : *Que suis-Je ?* En écrivant *Je* avec une majuscule pour bien marquer que *Je* est non pas le sujet supposé au signifiant, mais l'être, le référent qui le supporte. Réponse : *Je* suis à la place de la jouissance, cette jouissance qui manque au lieu de l'Autre puisque le signifiant ce n'est pas du vivant. Cependant, évoquer le manque dans l'Autre ne doit présider à aucune religion du manque, Lacan le dit, explicitement, voyez la page 818 de « Subversion du sujet et dialectique du désir ». S( $\mathcal{A}$ ) n'est pas le mathème d'un simple trou, c'est un

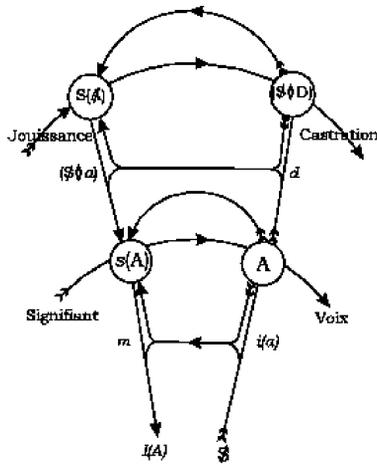
2. J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », dans *Écrits, op. cit.*, p. 641.

3. J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », dans *Écrits, op. cit.*, p. 819.

signifiant qui est supposé capitonner la chaîne de l'inconscient ; le trou, lui, il s'écrit  $\Delta$ . Quel signifiant est-ce ? C'est une question complexe, sur laquelle Lacan a un peu pataugé je crois, en tout cas varié. Je laisse la chose en suspens, mais l'écriture du graphe implique que le doigt de l'interprétation soit pointé vers un signifiant à la place du réel. Ce n'est pas la même chose que le signifiant dans le réel qui, lui, est hors chaîne. La seule place possible pour le réel dans la chaîne signifiante, c'est celle où le glissement métonymique s'arrête, celle donc du point de capiton, et n'oublions pas que la partie gauche du graphe écrit les points de capiton des deux chaînes signifiantes.

Pointer le doigt vers cette place où l'Autre ne répond pas, mais où le parlant est inscrit sous un signifiant qui n'est pas de l'Autre, quelle interprétation est-ce ? Un doigt pointé, ça ne parle pas, ça n'articule rien, ça montre, c'est une interprétation qui ne dit rien, silencieuse – j'en ai fait un titre –, allusive. Ce geste est une image pour désigner un dire qui indique sans énoncer, qui est comme un colophon de la place de l'être de jouissance. C'est une interprétation non pas de la jouissance, mais par la jouissance. De fait, au fond, une interprétation, ça soulève toujours le même lièvre, ça dit toujours : à cause de la jouissance. Je crois que cette phrase de « La direction de la cure », c'était une pierre d'attente dans l'enseignement de Lacan. En effet, ensuite il a situé l'interprétation autrement, au niveau de ce qu'il appelle « une voie de bretelle » pour désigner dans son graphe, non la chaîne inconsciente de la jouissance, mais la ligne de son signifié où court le ru du désir.

Ça, c'est le plus connu : on interprète le désir. L'interprétation du désir cible non pas la place du réel, point de capiton de la chaîne inconsciente, mais l'intervalle signifiant où se place sur le graphe la ligne qui va du  $x$  du désir au fantasme qui supporte ce désir. C'est une version très freudienne de l'interprétation qui tente de répondre à la question « Che vuoi ? », qui essaye donc de dire ce que ça veut dire et ce que ça veut dans les propos comme dans les symptômes de l'analysant. Autrement dit, une interprétation qui cherche à déterminer le signifié de la chaîne inconsciente. Ce signifié est déposé dans une double écriture dans le graphe, d'un côté le  $x$  du désir et de l'autre le fantasme.



Voie de bretelle :  $d$  vers  $\$ \phi a$

Là s'ouvre la grande question de savoir si cette interprétation portant sur le signifié, c'est du sens ou de la signification. Lacan a pu affirmer l'un et l'autre : l'interprétation c'est une signification et l'interprétation c'est du sens qui va contre la signification. Avec ça on pourrait croire que le souci du réel n'y est pas, et on sera même tenté de dire pas encore si on pense à son dernier enseignement. Mais ce n'est pas le cas. Qu'il s'agisse de signification ou de sens, Lacan a toujours posé la question et répondu à la question de savoir ce qu'il y a de réel en chacun.

Je commence par la signification. Elle est grammaticale par définition, point de capiton donc, et Lacan en dit dans « L'étourdit » : le sujet comme effet de signification est « réponse du réel ». Quel réel ? Il le précise : celui du signifiant asémantique, sans aucune espèce de sens – c'est la définition même du réel hors sens. On est en 1973 <sup>4</sup>. Ça a si peu attendu son dernier enseignement que Lacan rappelle que cette thèse date d'avril 1956, séminaire *Les Psychoses*. Évidemment, condensé ainsi, ce n'est pas limpide, mais Lacan s'explique suffisamment le joint de la signification au signifiant hors sens,

4. J. Lacan, « L'étourdit », *Scilicet*, n° 4, Paris, Seuil, 1973, p. 15 ; dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 459.

et de façon définitive je crois, dans *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, dans l'avant-dernière leçon. Je cite : « L'interprétation cible le signifié, c'est une signification qui n'est pas n'importe laquelle, qui renverse le rapport qui fait que le signifiant dans le langage, a pour effet le signifié. » L'interprétation significative a pour effet de faire surgir un signifiant irréductible. Autrement dit, elle inverse l'effet de métaphore qui avait renvoyé un signifiant dans le signifié.

S1 ———— > S2  
I° significative ↑

Cette thèse est impliquée par la conception de la métaphore exposée dès « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », à savoir que le signifiant disparu se manifeste indirectement par un plus de signifié. D'ailleurs, à propos de Freud et de ce qu'il lui attribuait de hardiesse dans l'interprétation, Lacan notait que quand il dénonçait une pulsion, c'était un avènement de signifiant. Autrement dit, pas de nouvelle signification sans nouveau signifiant. Lacan insiste, ce qui compte, dit-il, pour l'avènement du sujet, ce n'est pas le signifié en question, mais « c'est qu'il voie, [...] à quel signifiant – non-sens, irréductible, traumatique – il est, comme sujet, assujetti <sup>5</sup> ». C'est donc une validation de l'interprétation significative. Et l'analyste est supposé savoir la signification. Cette signification n'est pas sans signifiant primairement refoulé que l'interprétation significative porte à l'évidence. Pour être significative, elle n'en est pas moins « intrusion de signifiant <sup>6</sup> ». Confer « L'instance de la lettre ». Le symptôme y était défini comme métaphore, et on a pris le pli de l'opposer au symptôme lettre, une, hors sens, mais, Lacan le précisait dès ce moment, ce symptôme est construit sur un premier signifiant originaire, primaire, celui du traumatisme. Le signifiant du trauma, c'est un S(~~A~~), un signifiant qui n'est pas inclus dans l'Autre, qui s'est fixé dans les contingences des rencontres de jouissance. Or, en lui-même, il n'a aucune espèce de sens, il va d'ailleurs le renommer trait

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 226.

6. J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », dans *Écrits, op. cit.*, p. 555.

unaire (TU), et il aurait fallu dire déjà qu'il était de l'ICS réel, sauf qu'alors Lacan postulait qu'il faisait chaîne avec les signifiants de la demande. Il est donc bien assuré qu'alors même qu'il affirmait l'inconscient structuré comme une chaîne, Lacan postulait son ancrage sur la motérialité d'un signifiant hors sens, celui-là même que le doigt pointé de « La direction de la cure » désignait. Tout cela est inscriptible sur le graphe dans la ligne en *feedback* qui relie la signification du fantasme et le S( $\bar{A}$ ).

Le sens quant à lui, qui est le sens du désir, il n'est pas grammatical, incompatible avec la parole disait « La direction de la cure », inarticulable quoique articulé, il fuit, précise Lacan en 1973. L'interprétation qui le vise, Lacan l'a d'abord située par le signifiant phallique, signifiant du manque. C'est le cas dans « La direction de la cure ». Puis avec les années, il a reformulé ce qui manque en termes d'objet *a*, perte de jouissance, et il dit finalement que l'interprétation « porte sur la cause du désir », cette cause qui n'est cause que parce qu'elle manque. Cet objet *a*, cause du désir, est-ce que c'est du réel ? Lacan a dit à son sujet l'une et l'autre chose.

Disons d'abord que sa soustraction comme perte d'une part de vie est un effet du langage dans le réel. *Confer* la place de l'objet *a* au cœur du nœud. Ensuite, cette cause, comme impossible à dire, impossible à subsumer sous un signifiant, qui donc manque au savoir selon la formule de la « Proposition de 67 », eh bien elle fait « fonction de réel » (je vais revenir sur cette expression) à l'endroit de tout ce qui peut se formuler et s'imaginer de ses quatre substances épisodiques qui, avant Lacan, avaient été mises au compte du prégénital. L'interprétation du sens vise donc ce qui hante la métonymie de la parole et que Lacan a d'abord désigné par (- phi) avant de dire *a* et plus de jouir. *Confer* sa critique de l'herméneutique dans le *Séminaire XI* en 1964. Il précise que ce qui manque à l'herméneutique, notamment celle de Ricœur, ce n'est pas seulement de s'en tenir aux seules significations, c'est de ne pas tenir compte de la réalité sexuelle du langage, de l'inconscient qui est la réalité de la castration et la réalité pulsionnelle, encore les quatre substances. Que l'interprétation puisse viser l'intervalle signifiant qui s'anime de l'objet, pris soit comme manque soit comme plus de jouir, c'est une thèse qui se maintient jusqu'à la fin chez Lacan, puisque l'analyse n'opère pas sans le sens. *Confer* la « Postface ». L'objet *a*, c'est le rail par où vient au plus de

jouir la demande à interpréter, dans l'« Introduction à l'édition allemande des *Écrits* » : l'analyse livre à l'analysant le sens de ses symptômes, *i.e.* le désir irréductible mais néanmoins déterminé auquel il sont noués, et voyez encore la dernière conférence sur Joyce, l'analyse dévalorise la jouissance hors sens en recourant au sens.

La motérialité de l'inconscient langage, elle n'est pas dans l'intervalle signifiant, elle n'est ni sens ni signification, elle est sur les lignes comme je me suis exprimée. Mais l'opération interprétative au niveau de l'intervalle, qui, je viens de le dire, à la fois inverse la métaphore du trauma et piste la métonymie de l'objet, cette interprétation n'est pas séparée, et pas séparable de ce qu'il y a sur les lignes. Que vous preniez l'inconscient comme signification, comme sens ou comme chaîne, l'interprétation ne peut opérer que par les ressources de la langue qui fabrique aussi bien les trois. C'est ce qui explique, je pense, la constance du vocabulaire que Lacan applique à l'interprétation du début à la fin de son enseignement : résonance, effet poétique, coupure, équivoque, l'allusion de « La direction de la cure » en est une guise, sans parler du « cristal linguistique » et autres équivalents. Remarquez que dans la série je ne mets pas couture, quoique « L'étourdit » évoque la couture, Michel Bousseyroux l'avait fait valoir, et quoique Lacan en fasse une reprise avec les termes d'épissure et de raboutage qu'il utilise pour le nœud borroméen. Mais cette dimension du raccommodage, si vous m'autorisez ce terme, ne définit pas l'interprétation elle-même mais seulement son résultat, ses effets de transformation sur le dire analysant de la demande. Donc j'insiste, l'accent sur la fonction des équivoques de *lalangue* dans l'interprétation est présente dès « Fonction et champ de la parole et du langage », et ne s'est jamais démenti.

Cependant, dans la série des termes que je viens de mentionner, c'est quand même celui d'équivoque qui a fini par prendre le pas, par résorber les autres, et même le poétique auquel Lacan fait pourtant un sort à la fin, car le poétique lui-même opère par l'équivoque. Alors pourquoi ? Il faut répondre à cette question pour bien saisir qu'il ne s'agit ni d'un goût ni d'une lubie de Lacan.

Pourquoi l'équivoque ? À la question on peut répondre de façon générale : parce que l'inconscient a déjà procédé par équivoque. Mais il faut être plus précis. C'est dans « L'étourdit », avant le nœud

borroméen donc, que Lacan a donné son plus grand développement à la fonction de l'équivoque et à ce qui fonde cette fonction. Ce texte apporte beaucoup d'autres choses : d'abord la mise en valeur du « Qu'on dise... », qui ne relève pas de la structure linguistique signifiant/signifié (Sa/sé), et qui même la conditionne. Ensuite, capital, les formules de la sexualité construites à partir de la fonction propositionnelle,  $\Phi(x)$ . C'est une fonction de jouissance qui inclut la castration comme nécessaire. Cette fonction étant posée, on y lit alors ceci : « Rien n'opère donc que d'équivoque signifiante [...] <sup>7</sup>. » Il ne s'agit pas de l'opération de l'interprétation, et cela donne donc la raison de la prévalence de l'équivoque, elle n'est rien d'autre que ceci : la fonction phallique ne donne pas accès, c'est son expression, au rapport sexuel. Il faudrait donc écrire dès lors que la fonction est posée, ce que Lacan appelle « le point de suspens de la fonction ».  $\Phi(x)$ ... Ce qui veut dire que le Un phallique, qui le conduira à formuler ensuite « y a d'Un » et rien d'autre, le Un phallique n'a pas de partenaire proprement sexuel. C'est ce réel du non-rapport, le réel propre au symbolique donc, ce qu'il appelait auparavant la carence de toute pulsion génitale, qui motive le rôle déterminant de l'équivoque pour le parlant. Elle opère principalement pour instaurer le partenaire... pseudo-sexuel. Nul besoin d'évoquer une quelconque pulsion poétique du parlant, l'équivoque c'est seulement, je cite, « l'astuce par quoi l'ab-sens du rapport se tamponnerait au point de suspens de la fonction <sup>8</sup> ». Autrement dit, pas d'autre complément au Un de la jouissance phallique que ce qui se concocte comme objet *a* ou comme symptôme par les équivoques de l'inconscient langage.

Équivoque



$\Phi(x)$ ... (*a* ou  $\Sigma$ )

Si on demande : pourquoi cette fonction de l'équivoque ? il faut répondre à cause du réel, à cause de l'impossible du rapport sexuel.

Et ça, ça ne date pas du dernier enseignement de Lacan, ça ne date même pas de la psychanalyse quoique son dire le révèle. « Ce dire ne procède que du fait que l'inconscient, d'être "structuré *comme*

7. J. Lacan, « L'étourdit », *op. cit.*, p. 16.

8. *Ibid.*, p. 16.

un langage", c'est-à-dire *lalangue* qu'il habite, est assujetti à l'équivoque dont chacune se distingue. Une langue entre autres n'est rien de plus que l'intégrale des équivoques que son histoire y a laissées persister. C'est la veine dont le réel, le seul pour le discours analytique à motiver son issue, le réel qu'il n'y a pas de rapport sexuel, y a fait dépôt au cours des âges. » Et de fait chaque inconscient, je l'ai développé, emprunte à la grande réserve de sa langue et à ses équivoques pour suppléer au manque du rapport.

En 1969, dans le « Compte rendu sur l'acte », Lacan avait posé que les équivoques signifiantes de « l'inconscient sans sujet » déterminaient non le sujet mais le partenaire-objet, objet cause du désir ou plus de jouir. Elles ne déterminent pas moins le partenaire sexuel, symptôme de jouissance, introduit dans *R.S.I.* Ce pourquoi les équivoques de *lalangue* peuvent jouer contre le jouir du symptôme, parce qu'il s'est fait à partir de *lalangue*. Et de rappeler la remarque de Freud disant que l'on ne peut interpréter correctement le sens d'un symptôme – correctement veut dire avec effets de modifications – sans les associations verbales propres du patient. Cela indique que c'est la technique freudienne elle-même, avec ses résultats, qui implique la fonction de *lalangue* dans la constitution pas seulement de la signification et du sens, autrement dit de la vérité mi-dite. Lacan ajoute sa fonction dans la constitution des manifestations hors sens de l'ICS réel qui n'est pas une chaîne. Celle de ces manifestations qui nous intéresse au premier chef est le symptôme – quoique lapsus, mot d'esprit et même le rêve apportent une eau bien venue au moulin de la thèse. Encore faut-il ne pas oublier que l'équivoque ne se réduit pas à l'homophonie. Je vous rappelle les trois versions des résonances de l'équivoque dans « L'étourdit » : homophonique, qui joue de la racine phonique de tout signifiant ; grammaticale, qui fait butée « d'un réel <sup>9</sup> », et Lacan d'étendre à toutes les structures cliniques le fameux « je ne l'aime pas » que Freud réservait à la psychose ; logique, où l'équivoque prend la forme du paradoxe, spécifiquement ceux des ensembles russelliens et du transfini cantorien qui ne sont pas sans être en jeu dans le rapport au sexuel et dans le dire de la demande.

Alors si le psychanalyste se sert de l'équivoque dans son interprétation apophantique, c'est parce que l'équivoque était déjà là, avait

9. *Ibid.*, p. 21.

déjà opéré pour donner à chacun sa chacune, selon une expression que Lacan a employée, ou aussi bien pour la lui interdire. C'est dire que le partenaire, loin d'être élu par une quelconque pulsion génitale, ne se constitue qu'à partir de traits venus de l'inconscient. Trait de répétition disait Freud, mais aussi traits dits de perversion, et là on peut se souvenir de l'exemple fameux du brillant sur le nez, etc., ce point mériterait d'être développé.

C'est au sujet de l'équivoque homophonique que Lacan a dit : « Je tiens que tous les coups sont là permis pour la raison que quiconque étant à leur portée sans pouvoir s'y reconnaître, ce sont eux qui nous jouent. » Nous sommes donc joués par l'équivoque sans le savoir et sans en pouvoir mais. « Sauf à ce que les poètes en fassent calcul et que le psychanalyste s'en serve là où il convient. Où c'est convenable pour sa fin <sup>10</sup>. »

Quelle est cette finalité ? C'est sur ce point que le dernier enseignement introduit un bougé, de taille, mais qui ne change rien au rôle de l'équivoque dans l'interprétation : il concerne la façon de concevoir le rapport de la vérité, qui est subjective par définition, au réel hors sens, qui, lui, n'est pas subjectif, quoique singulier, propre à chacun. Ce changement-là engage un autre bougé sans doute, non dans les modalités de l'interprétation analytique, mais dans sa visée même et donc dans la direction pratique de la cure. « L'étourdit » définissait cette finalité pour l'essentiel dans les mêmes termes et la même topologie de tore et de bande que la « Proposition de 67 ». Il posait que l'intervention de l'analyste vise à rescinder le sujet – c'est le terme que Lacan emploie –, à produire donc la coupure, d'où choit l'objet.

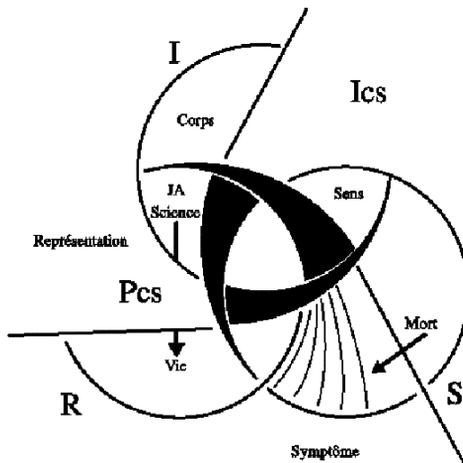
Avec la notion du parlêtre et le schématisme du nœud borroméen, solidaire de l'idée que l'inconscient n'est pas chaîne mais langue qui embraye sur le corps de jouissance, la problématique s'inverse. Le nœud, et il y a toujours un nœud déjà fait, le nœud fait tenir ensemble ces trois hétérogènes que sont R, S et I, soit la motérialité du verbe, la jouissance du corps vivant et la réalité asexuelle du corps imaginaire. Nœud déjà fait, ai-je dit, je pourrais aussi bien dire poème déjà fait. Si le parlêtre est borroméen, la finalité ne peut être de couper, au plus de corriger le nœud, de nouer autrement. Elle n'est plus de rescinder le sujet, mais d'assurer la consistance du

10. *Ibid.*, p. 48.

parlêtre. À défaut on a la schizophrénie, le réel qui s'en va tout seul, ou la maladie de la mentalité, l'imaginaire est à la dérive.

Le nœud déjà fait, mais quand ça ? À l'heure du traumatisme sans doute, contingence qui s'est inscrite en nécessité du symptôme, qui ne cesse pas de s'écrire. Je précise que quand je dis symptôme, je parle du symptôme tel que défini dans *R.S.I.* comme un élément joui de l'inconscient, ce symptôme, c'est de la motérialité externalisée dans le réel, donc. Vous pouvez observer que le vocabulaire s'infléchit parallèlement à ce nouveau schématisme et que le partenaire pseudo-sexuel, situé jusque-là comme cause du désir, est pensé en outre comme partenaire symptôme. C'est explicite à partir de *R.S.I.*, la thèse culmine dans la dernière conférence sur Joyce, et encore avec la formule « identification au symptôme » qui est *fixion*, avec un *x*, de jouissance – tout autre chose que coupure.

Ce symptôme-là, Lacan a hésité à le placer dans le nœud borroméen. Il l'a d'abord pensé comme une intrusion du réel de la jouissance dans le champ du langage. C'était cohérent avec la thèse nouvelle d'*Encore*, disant que l'être en parlant jouit et que le savoir inconscient se jouit – ce qui, une fois dit, ne fait plus de doute. Puis il s'est corrigé et il a dit plutôt que le symptôme était intrusion du verbe, effet du S donc, dans le champ du réel. Ce qui l'inscrit lui-même hors symbolique.





l'objet qu'il vient d'évoquer comme raison de son invention de la passe. Il bouche ce qui manque. C'est sa fonction au réel et son seul mérite. Il bouche et limite donc ce à quoi préside ce qui manque, à savoir l'infinie dérive de la vérité. Ce bouchon par le réel, pour peu qu'il y ait nœud, a dans le nœud une fonction homologue qu'était la fonction du point de capiton dans la chaîne signifiante : c'est un principe d'arrêt.

Deuxième remarque, que dire de l'expression « le manque du manque fait le réel ». Je l'avais noté au départ, Lacan emploie là une expression dont il avait usé à propos de l'angoisse, pour désigner la cause, non pas du désir, mais de l'angoisse à l'égard de l'Autre. On ne peut cependant pas en conclure que c'est de l'angoisse qu'il parle quand il dit le réel bouchon, pour la bonne raison que l'on ne pourrait en aucun cas dire que l'angoisse fait le réel. L'angoisse est un affect qui comme tout affect est un effet, un effet qui répond au réel, affect type de tout avènement de réel même. Le réel fait par le manque du manque, celui dont on ne peut dire vrai, antinomique à toute vraisemblance, c'est seulement le symptôme lettre, ce que les parlêtres ont de plus réel, dit Lacan, qui s'inscrit entre S et R, tandis que l'angoisse, elle, est un effet du réel, certes, dans l'imaginaire. La thèse est d'ailleurs freudienne, car elle situait bien l'angoisse dans le moi.

La question se pose de préciser le rapport de ce réel bouchon invraisemblable avec la vérité. Avant ces ultimes thèses d'après 1975, Lacan avait articulé vérité et réel. Dans « Radiophonie <sup>11</sup> », à la réponse à la question VI, il dit : « [...] la vérité se situe de supposer ce qui du réel fait fonction dans le savoir, qui s'y ajoute (au réel) ». Le savoir qui s'ajoute au réel, c'est celui de l'inconscient, que vous le preniez comme langage ou comme *lalangue*. L'ICS-savoir s'ajoute au réel hors symbolique. Qu'est-ce qui fait fonction de réel dans le savoir ? Pas le symptôme, qui, lui, est dans le réel, pas dans le savoir. Lacan a répondu : l'impossible. Autant dire que c'est du côté des modalités logiques que le dire de l'analyse met en place, que l'on cherche ce qui fait fonction de réel dans le savoir inconscient. Sous une double forme : ce que le dire de l'analyse ne peut pas écrire et ce qu'il ne peut pas ne pas écrire. C'est, premièrement, l'impossible du rapport, n'y a pas de rapport sexuel qui vaut pour du réel, et, deuxièmement,

11. J. Lacan, « Radiophonie », *Scilicet*, n° 2-3, Paris, Seuil, 1970, p. 95 ; *Autres écrits*, p. 443.

la contingence de la « fonction propositionnelle »  $\Phi(x)$  que l'analyse met en place, le « y a de l'Un » démontrant indirectement le n'y a pas. La vérité sœur de la jouissance comme de la castration, vous reconnaissez les deux expressions de *L'Envers de la psychanalyse*, avait bien maille à partir avec cette fonction propositionnelle et Lacan pouvait même poser que le réel, celui de l'impossible du rapport sexuel, « commande à la vérité ». Et si vous regardez l'« Introduction à l'édition allemande des *Écrits* », vous verrez qu'à la fin le « partenaire qui a chance de répondre » à l'amour de transfert, ici Lacan lui-même, répond en termes de modalités.

Par contre, la thèse de la « Préface » est apparemment tout autre : aucun rapport entre vérité et réel, dès lors que le réel c'est le hors symbolique. La vérité, toujours en manque de dernier mot, ne peut dire vrai de ce réel, et le réel, manque du manque, hors sens, est antinomique à toute vraisemblance. On n'interprète donc pas la parole de vérité avec la jouissance hors sens du symptôme, car son réel ne commande pas à la vérité alors qu'on l'interprétait en partie avec ce qui faisait « fonction de réel », à savoir les modalités logiques et aussi la pulsion. Il n'en vient pas non plus, contingence du trauma, au plus il arrête son mensonge, il la fait taire en la bouchant. En ce sens, l'affect du réel, c'est bien la certitude, le hors de doute, et c'est peut-être un problème pour le dispositif de la passe. Pas de rapport donc, mais un nœud possible dans lequel le réel fait limite à la vérité menteuse. Sa lettre est du signifiant asémantique, sans aucune espèce de sens, vous reconnaissez les premières expressions de Lacan, mais c'est du signifiant passé au réel, non pas au refoulement d'où on pourrait le débusquer par l'interprétation significative, passé au réel d'une jouissance qui n'est pas celle de la vérité. Cette lettre, à la différence des signes que l'on déchiffre, n'est pas substituable.

Que peut être une interprétation qui tienne compte de ce réel-là ? J'avais posé la question. Est-ce que ce serait le doigt pointé vers la jouissance opaque, cette jouissance qui s'excepte de la jouissance du fantasme qui, elle, n'est pas opaque, mais familière pour chacun ? C'est elle sans doute, cette *fixion* opaque, qui est constituante de ce que Lacan appelle dans la dernière leçon d'*Encore*, pour chacun, « l'unité de la copulation avec le savoir de *lalangue* », cette unité qui fait de chacun de nous des « unarités ». Cette unité se manifeste comme l'Un-nœud que nous sommes, et elle ne va pas sans l'Un dire, que

représente le quatrième rond du nœud. Or, l'analyse, ICS réel ou pas, opère par et au niveau du dire. Autrement dit, nous sommes poème, soit sinthome, le symptôme-lettre y étant inclus, mais non identifiable si ce n'est à titre hypothétique. C'est ce que la référence finale à la poésie implique. Seulement, là où le poète fait calcul de l'équivoque pour produire un dire qui lui soit propre, le dire de son poème, eh bien l'analyste ne peut pas faire de même, il ne peut pas calculer son interprétation, la vérité étant aussi incalculable que le réel. Il y va donc au hasard, « tous les coups sont permis ». En outre, il a affaire à un poème qui n'est pas le sien, et qu'il ne connaît pas, mais qu'on lui demande éventuellement de corriger. Alors, pour tenir compte de ce poème comme réel, sinthome, il use dans son dire d'un autre réel, celui de *lalangue* et de ses équivoques, lesquelles peuvent jouer contre le jour du poème puisque c'est par elles que le poème s'est fait.

Seulement, remanier le poème, *i.e.* le nœud, ce n'est pas nécessairement corriger la jouissance opaque, ni trouver le mot du réel. L'analyse, c'est ce qui fait vrai, mais il est exclu qu'elle fasse vrai du réel. Alors rectifier le poème, c'est nouer autrement par épissure – suture, dit Lacan – et ça consiste plutôt à changer, non pas le noyau opaque ininterprétable dont tout indique qu'il reste opaque, mais la balance entre vérité et réel, entre la jouissance du sens et la jouissance de ce qui le bouche et qui y fait comme contrepoids. Ce pourquoi Lacan n'a pas dit que dans la passe on venait témoigner du réel, mais de la vérité menteuse. Le réel, on n'en témoigne pas plus qu'on ne l'interprète, puisqu'en témoigner ou l'interpréter serait le faire passer à la vérité. D'ailleurs, on peut constater qu'à partir de 1975 et 1976 toutes les élaborations de Lacan consistent à explorer des modifications possibles du nouage sous l'effet du dire analytique. Ce dire, qui n'est pas celui de l'analyste, c'est ce qui résulte des effets de l'équivoque interprétative sur le dire analysant. Sa mort y a mis un terme sans doute prématuré, où le moment de conclure resté en suspens laisse un certain sentiment d'inaccompli.

# Échos de Bruxelles

---

APRÈS-MIDI DE TRAVAIL DE L'ÉCOLE DE PSYCHANALYSE  
DES FORUMS DU CHAMP LACANIEN

Samedi 17 mars 2012  
de 14 h 30 à 18 h 30, à Bruxelles

École de Psychanalyse  
des Forums du Champ  
lacanien

FORUM DU CHAMP  
LACANIEN DU  
BRABANT

[www.lacanbrabant.be](http://www.lacanbrabant.be)



Suites à la 3<sup>e</sup> Rencontre internationale d'École :  
*L'analyse, ses fins, ses suites*

# Zehra Eryoruk

## « Le bruit ne convient pas au psychanalyste »

Ce titre est tiré de la conférence « La psychanalyse. Raison d'un échec <sup>1</sup> » que Jacques Lacan prononce à Rome le 15 décembre 1967. En 1974, toujours à Rome, il introduit « La troisième <sup>2</sup> » en disant que c'est non pas le succès de la foule qui caractérise les psychanalystes, mais « un autre succès qui est notre pôle supposé en tant que nous partons de l'échec <sup>3</sup> ». Dans ces deux textes, Lacan oppose l'échec au succès et non à la réussite.

### **L'échec au niveau du malaise dans la civilisation et du malaise dans la communauté analytique**

Lacan, dès son entrée dans la psychanalyse, dès son retour à Freud, n'a cessé de s'occuper et de se préoccuper de la clinique analytique et de l'enseignement de la psychanalyse. Il n'a pas laissé un seul instant la tâche. Il la rappelle dans sa lettre de dissolution à l'AFP.

Je le cite : « [...] j'ai fondé [l'École] pour un travail – qui, dans le champ que Freud a ouvert, restaure le soc tranchant de sa vérité ; – qui ramène la praxis originale de la psychanalyse dans le devoir qui lui revient en notre monde ; – qui par une critique assidue, y dénonce les déviations et les compromissions qui amortissent son progrès en dégradant son emploi <sup>4</sup> ». Objectifs qu'il maintiendra tout au long de son enseignement. Dans cette même lettre, il dénoncera « les effets de groupe qui s'y sont consolidés aux dépens de l'effet de discours attendu de l'expérience ». C'est tout au long de son parcours que Lacan dénoncera les déviations, sans crainte mais avec courage,

1. J. Lacan, « La psychanalyse. Raison d'un échec », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 341.

2. J. Lacan, « La troisième », transcription de P. Valas.

3. *Ibid.*

4. J. Lacan, « Lettre de dissolution », dans *Autre écrits, op. cit.*, p. 317.

courage de l'acte, au risque de se faire excommunier, de se séparer de certains de ses élèves, mais sans lâcher, sans céder sur son désir de l'analyste. « La psychanalyse. Raison d'un échec » est un de ces moments où Lacan ramène la tâche à la psychanalyse. Il est clair que, lui, il n'a pas besoin de beaucoup de monde, et il dira : « Il y a du monde que je n'ai pas besoin. » C'est ainsi qu'il peut dire que le succès de la foule lui importe peu, c'est un autre succès qui l'intéresse, et ses efforts viseront le dénouement de l'arrêt de la pensée psychanalytique. L'échec dont il parle dans cette conférence de 1967 concerne ses efforts. L'issue est le rapport de la tâche à l'acte. « La tâche, c'est la psychanalyse. L'acte, c'est ce par quoi le psychanalyste se commet à en répondre. »

Dans ces deux conférences, Lacan ne parle pas uniquement de l'échec de ses efforts, il parle aussi de l'échec à un autre niveau, et c'est explicite déjà dans le titre : « La psychanalyse. Raison d'un échec ». Il ne s'agit évidemment pas d'un quelconque échec de la psychanalyse, ni qu'une analyse aboutirait à un échec.

L'échec a une fonction et c'est ce que Lacan met en évidence. « La psychanalyse. Raison d'un échec » veut dire que l'échec est la cause même de la naissance de la psychanalyse. « La psychanalyse n'est pas venue à n'importe quel moment historique, elle est venue corrélativement à un pas capital, à une certaine avancée du discours de la science » et comme *réponse* au malaise dans la civilisation. « C'est quand même du malaise dans la civilisation que procède toute notre expérience <sup>5</sup> », dit-il dans « La troisième ».

L'échec dont il est question ici est le réel qui empêche le monde de tourner. La science permet un accès mais en excluant le sujet. La psychanalyse se présente comme une autre voie d'accès, par le biais des manifestations du réel « à notre niveau d'être vivant », dit Lacan. À la clameur de l'humanité répond le désir de l'analyste.

La science, dit Colette Soler, « atteint une universalisation qui squeeze les singularités, alors que la psychanalyse au contraire s'y dévoue, sans renoncer toutefois, du moins dans l'option lacanienne, à en approcher le réel, un "autre réel", autre que celui de la science et qui concerne la jouissance <sup>6</sup> ».

5. J. Lacan, « La troisième », *op. cit.*

6. C. Soler, « Champ lacanien », conférence du 1<sup>er</sup> août 2000, cf. le site [www.fcl-b.be](http://www.fcl-b.be).

Nous voyons ici comment la psychanalyse prend place au niveau de la civilisation et que sa naissance est corrélée au réel de la science. Lacan dira que la psychanalyse est un symptôme, de même que le psychanalyste. Par ces termes, il marque l'inclusion du réel dans la psychanalyse et dans la fonction de l'analyste, ce sera l'axe lacanien, le champ lacanien. Nous retrouvons cette remarque dans la « Proposition du 9 octobre 67 » sur le psychanalyste de l'École : « Il y a un réel en jeu dans la formation du psychanalyste. Nous tenons que les sociétés existantes se fondent sur ce réel <sup>7</sup>. »

### **L'échec au niveau de la structure**

L'échec, dans les propos de Lacan, veut dire le réel. Quand il énonce que c'est non pas le succès de la foule qui caractérise les psychanalystes, mais « un autre succès qui est notre pôle supposé en tant que nous partons de l'échec » et qu'il oppose l'échec au succès et non à la réussite, il veut dire que l'on ne gagne pas sur le réel, sur l'impossible ; il n'y a aucune réussite à attendre à ce niveau, le seul succès d'une analyse serait dès lors d'amener le sujet à prendre compte de l'impossible. Le terme « échec » indique l'échec au niveau du rapport sexuel.

Lacan a pu dire par ailleurs que le réel est ce qui revient toujours à la même place, dont la répétition et le symptôme sont une des voies d'accès. Le réel, c'est ce qui ne marche pas, c'est ce qui fait échec au bon déroulement des choses, échec à ce que le monde continue de tourner.

Au niveau du sujet et de la structure de l'inconscient, le réel, l'imaginaire et le symbolique sont ce qui constitue le nouage autour d'un vide, conséquence de la perte de l'objet que Lacan nomme objet petit *a*, cause du désir. Cette perte est l'effet de langage dans le réel, c'est ce qui constitue le sujet. Elle est appelée castration par Freud et par Lacan échec du rapport sexuel.

Il n'y a pas de rapport sexuel, il est impossible de faire un avec deux, échec entre les sexes. L'objet est à jamais perdu, échec d'une retrouvaille attendue et fantasmée. La rencontre est toujours manquée. Pour la psychanalyse, il y a un impossible et cet impossible est de structure.

7. J. Lacan, *Autres écrits*, op. cit., p. 244.

« Ce qui nous caractérise c'est le plus souvent l'échec, là-dessus nous en savons un bout » indique que ce bout de savoir concerne le réel.

L'impossible est l'autre nom du réel. La psychanalyse s'occupe du réel, dit Lacan. C'est ce qui la distingue de la psychothérapie, même si par ailleurs elle a des effets thérapeutiques.

### **Le destin de l'échec dans la clinique**

L'échec au niveau de la structure n'est pas le même que l'échec ou les échecs que le sujet rencontre dans sa vie. Tout comme son symptôme à l'entrée de l'analyse n'est pas le même que le symptôme en fin d'analyse, quoiqu'ils soient liés. Cela pose la question de ce qu'une psychanalyse change dans la vie du sujet. Quel est le devenir du symptôme dans une analyse ?

Ce qui amène un sujet en analyse, ce sont très souvent ses échecs. Ceux-ci peuvent être d'ordre amoureux, professionnel, relationnel. Échec du sujet à faire face à une perte douloureuse. Échec de quelque chose qui tenait et qui ne tient plus.

Ce que le psychanalyste doit repérer, c'est ce qui de ces échecs fait symptôme pour le sujet. Entendons ici symptôme analytique. Autrement dit, quel est le rapport du symptôme au réel pour ce sujet-là ? Et quelle fonction ce repérage va-t-il avoir dans la direction de la cure et dans l'issue de l'analyse ? Il s'agit ici de repérer comment le sujet a répondu à ce qui lui arrivait. Comment s'est-il débrouillé jusque-là et qu'est-ce qui ne va plus ? Bref, ce sont là des bouts de réponse du sujet qui laissent entrevoir ce qui du réel s'est manifesté et la réponse qu'il a apportée. Quand on dit que la psychanalyse s'oriente du réel ou que le réel est la boussole de l'analyse, s'agit-il de ces bouts de réel repérables dès l'entrée en analyse ? Suffisent-ils, ou bien s'orienter du réel requiert-il encore autre chose de l'analyste ?

Le dispositif analytique tel qu'il a été conçu par Freud met d'emblée l'analysant au travail et, plus précisément, l'inconscient au travail. Ça parle, trébuché, achoppé, et l'échec est cette fois du côté de la maîtrise, grâce à l'hystérisation du discours de l'analysant. Quelque chose de nouveau, d'inouï peut advenir. Surprise ! Allègement et ouverture à un sens nouveau et à une vérité mi-dite. Avec l'apport de Lacan et son « hypothèse du langage comme opérateur du

réel <sup>8</sup> », la direction de la cure et l'interprétation vont avoir une autre portée. Pour Lacan, le langage comme opérateur du réel, c'est l'effet de castration produit par l'entrée du sujet dans le langage. Il y a une perte constituante qui produit le sujet. C'est une coupure, castration donc, par l'effet de langage, mais aussi coupure entre le sujet et l'Autre. « Cette coupure est fondatrice de l'inconscient (l'inconscient est la coupure en acte), elle produit le manque cause du désir <sup>9</sup>. »

Il y a un écart indispensable à préserver entre la demande et le désir. C'est pourquoi l'analyste ne répond pas à la demande, ni ne tente de colmater les difficultés, pertes et manques dont se plaint l'analysant. Plutôt que de chercher une prothèse quelconque, il va diriger la cure de façon à amener l'analysant à faire le deuil de ses croyances et de ses idéaux (chute des identifications, incomplétude de l'Autre). L'analyste conduit la cure vers un point où se produit, ou plus exactement s'achève la séparation avec l'Autre auquel le sujet est aliéné de structure.

Enfin, « la coupure est ce avec quoi l'analyste opère dans la cure. La coupure pour Lacan est comme le ressort de l'interprétation. Elle ne vise pas la production du sens mais plutôt le hors sens. Elle ne vise pas le sujet du signifiant mais l'être du sujet, opaque, où palpite, tremble le mouvement de la vie à saisir <sup>10</sup> », corps parlant, affecté par le langage.

Quand l'interprétation a chance de faire acte, c'est le sens du symptôme et la jouissance qui s'en trouvent modifiés.

L'expérience analytique, plutôt que de chercher des prothèses à l'échec de l'amour, à l'échec du rapport sexuel qui sont source d'impuissance, va permettre à l'analysant de cerner l'impossible, de cerner son désir et d'approcher ce qui fait sa singularité, sa différence absolue, à savoir son symptôme, et de s'en faire un style de vie.

Expérience inédite par ailleurs où l'on approche ce qui nous est le plus indicible et dont aucune parole ne peut rendre compte... sinon un balbutiement de *lalangue*... une lettre qui s'extrait telle une épure. Les mots et les maux qui ont amené le sujet à l'analyse ne colmatent pas le trou. Il ne lui reste plus que la décision de l'acte.

8. C. Soler, « Champ lacanien », conférence du 1<sup>er</sup> août 2000, *op. cit.*

9. L. Izcovich, *Le choix des identifications*, séminaire, CCP de Paris 2011-2012.

10. *Ibid.*

Elle est cette « aventure » qui commence par un échec et aboutit à une satisfaction inédite. Dans le défilement de la chaîne signifiante, au fil des séances et du temps chronologique, au gré des formations de l'inconscient, des rêves, des lapsus, s'ouvre un autre temps, où le symptôme s'allège, et où se creuse le temps pour comprendre, scandé de l'instant de voir, avec, enfin, le moment de conclure.

Je termine mon exposé et me rends compte qu'il n'est pas très fidèle à son titre. « Le bruit ne convient pas au psychanalyste, et moins encore au nom qu'il porte et qui ne doit pas le porter <sup>11</sup> », telle est la formulation entière dans la conférence de 1967.

Le bruit pourrait faire échec au psychanalyste, car à lui incombe le silence, la place du mort. Aucune place à ses sentiments et ses passions, pas de contre-transfert pour l'aider à diriger la cure. Silence donc au sujet qu'il est par ailleurs. Silence aussi car il doit porter la parole. Silence, tel un vide, cause du désir de l'analysant.

Le bruit ne convient pas au psychanalyste parce qu'il a fait l'expérience dans sa propre analyse du désêtre de son analyste, de la solitude, du silence, de la limite de la parole. « Il n'y a pas d'Autre de l'Autre, il n'y a pas de vrai sur le vrai, et il n'y a pas d'acte de l'acte <sup>12</sup>. »

En effet, le bruit ne convient pas au psychanalyste, ni quand il opère dans la cure, ni dans la communauté analytique et ni dans le social... Il ne lui reste plus que la tâche et l'acte, ce par quoi il se commet à en répondre.

11. J. Lacan, « La psychanalyse. Raison d'un échec », *op. cit.*

12. J. Lacan, « Discours à l'EFF », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 268.

# Coralie Vankerkhoven

## Ce qui s'écrit...

Trois moments qui sont autant de temps, trois passages.

« Je sais bien que j'ai mal dit, mal fait. Un roman me paraissait l'évidence. Mais cette évidence est aujourd'hui très lointaine. Il me semble qu'il aurait fallu tout présenter sans aucun artifice : dire très directement les événements tels qu'ils se sont déroulés de manière à faire entendre, sans littérature, ce que, dans le monde d'aujourd'hui, peuvent signifier la maladie et la mort d'un enfant <sup>1</sup>. »

C'est donc d'abord une rencontre avec une écriture, bien avant que je ne découvre que son auteur – Philippe Forest – était un habitué de notre champ...

Re-trouvaille articulée à un moment de cure. C'est « le comment faire entendre, sans littérature » ce qui ressort de cette insistance du réel quand elle prend la figure de la rencontre contingente avec la maladie, la mort et la folie et dont la présence péremptoire ne peut être éludée qui, à cet instant, résonnait comme la formulation la plus juste sur ce qui ne peut se dire.

C'est ensuite une question, celle du pourquoi et sur quoi j'écris. S'enracinant profondément dans pourquoi est-ce que lis ce que je lis, variations autour de la tête de la Méduse, écrit porteur d'une voix qui souffre dans l'indicible où « l'attrait indéniable, fascinant qu'exerce ce type d'écrits nous aide à admettre que la matière de fond de l'écriture, c'est la jouissance <sup>2</sup> ». Expérience singulière de la lecture autant que du tracé rejoignant cette interrogation du comment dire au plus juste la psychanalyse...

1. P. Forest, *L'Enfant éternel*, Paris, Gallimard, 1997.

2. B. Nominé, « L'écrit et la voix », *Revue du Champ lacanien*, n° 10, *La Parole et l'écrit dans la psychanalyse*, Paris, EPFCL, 2011.

C'est enfin ce qui s'est dit et peut-être entendu lors des journées d'École tant à Rome en été 2010 qu'à Paris en décembre 2011. Récit du passant, récit du passeur ne passant pas sans l'écriture. Et moi d'écouter ce temps de l'autre racontant, lisant, à nous qui en devenions témoins, les pages écrites de ce qui s'était (dé)noué... Sachant que l'inconscient, savoir-sans-sujet, ça parle et ça se lit.

Les gens écrivent leurs souvenirs d'enfance. Ça a des conséquences. C'est le passage d'une écriture à une autre écriture.

La psychanalyse, c'est autre chose. Elle passe par un certain nombre d'énoncés. Il n'est pas dit qu'elle mette dans la voie d'écrire. Ce que je suis en train de vous imposer par mon langage, c'est que ça mérite d'y regarder à deux fois, quand on vient demander, au nom de je ne sais quelle inhibition, d'être mis en posture d'écrire. J'y regarde, quant à moi, deux fois quand il m'arrive, comme à tout le monde, qu'on vienne me demander ça. Écrire, ce n'est pas du tout tranché qu'avec la psychanalyse on y arrivera. Cela suppose une investigation à proprement parler de ce que ça signifie, d'écrire <sup>3</sup>.

Trois rencontres attestant de trois appréhensions du réel et plus particulièrement quand celui-ci est objet cause d'écriture (et de lecture), expériences *a priori* non superposables mais qui montrent, à leur manière, là où la parole n'en peut... et là où l'écriture semble prendre le relais et suppléer à sa faillite.

Impuissance de la parole quand l'intimité du sujet est à ce point assaillie qu'il ne se réduit qu'à la douleur, à n'être qu'un corps sans recours même aux mots pour l'objectiver.

Faillite langagière face à ce que Lacan appelait le réel de notre temps – celui des camps – et qui, septante ans après, continue à interroger et à faire parler, malgré tout.

Ravage par le Verbe dont témoigne le fou, martyr de l'inconscient... Magnifique hommage fait par Lacan à Marguerite Duras – « Marguerite s'avère savoir sans moi ce que j'enseigne <sup>4</sup>. »

Réel donc – expérience individuelle ou collective – qui rend toute écriture impure, improprie à rendre compte du masque obscène

3. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005.

4. J. Lacan, « Hommage fait à Marguerite Duras, du ravissement de Lol V. Stein », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.

qu'il revêt dans le non-sens radical de la souffrance infligée par l'autre ou par le corps, de la mort donnée ou vécue, ou qui, au contraire, pousse à en délimiter les contours et à chercher, à tâtons, l'émergence d'un texte. Hantise et à la fois conjuration. Littérature testimoniale de l'Histoire ou de l'*hystoire*.

Et puis parole inédite, lettre, émergence de l'ICRS dans *lalangue*, comme en témoigne la passe. Réel qui se fait donc jour dans le langage qui serait aussi de l'ordre de ce qui ne cesse de ne pas s'écrire.

« L'impossible à dire comme cause de tout ce qui se dit, cherche à se dire, manque à se dire, s'épuise à se dire <sup>5</sup> » est-il du même ordre dans le réel de la maladie, dans l'impensable du hasard qui n'a pas de loi que dans celui propre à la lettre fixant une identité ? La réponse semble évidente, ne fût-ce parce que les affects ne sont pas du même ordre. Je laisse le soin à Bernadette Diricq de développer plus avant ce quant-à-soi de la lettre, « de je suis cette jouissance-là, ou, plus précisément, cette modalité de nouage entre un désir impossible à dire tout et une jouissance qui fixe une lettre de l'inconscient, me fût-elle inconnue <sup>6</sup> ».

De fait, la difficulté vient non seulement de l'appréhension conceptuelle que recouvre le terme réel mais aussi de son traitement par l'écriture et l'écrit au sein même de la psychanalyse, pratique de la parole. À se demander même si l'usage qui en est fait ne relève pas de la figure de style et de la métaphore.

Usage autre de l'écriture – pas nécessairement celle de l'écrivain et pas même celle liée à la littérature – qui ne peut que m'interpeller de par ma formation de philologue, rompue à l'étude et à la lecture universitaire, scientifique, de la langue et de textes... littéraires.

Et ce sont ces jonctions entre ces pratiques de la lettre, du texte (épistole, support matériel, poinçon dans l'inconscient...) et du réel qui m'amènent sans doute à lire, certes, ce que l'écrivain, homme de lettres, peut en saisir, mais, plus fondamentalement, à questionner la position de témoin du réel que peut être l'analyste analysant.

Tout ceci peut sembler relativement spécieux mais au-delà des retournements stylistiques à la Monsieur Jourdain (écriture du réel,

5. S. André, « Postface à Flac », dans *Flac*, Bruxelles, éditions Que.

6. C. Soler, *Lacan, l'inconscient réinventé*, Paris, PUF, 2011.

réel de l'écriture, analyste écrivant/écrivain, voire l'écrivain en analyse, etc.), les enjeux sont de cet ordre :

– comment l'insistance du réel dans sa répétition et dans ses incidences singulières va-t-elle moduler autant de modes de dire (que ce soit par le roman, le récit ou le témoignage de la passe) ? Que peut en écrire l'analyste et éventuellement dans une œuvre qui fait trace ?

– comment de la rencontre contingente avec le réel faire une écriture ? Et plus encore, qu'est-ce qui s'écrit en fin d'analyse ?

– enfin, peut-on distinguer le « j'écris » du « ça s'écrit », le « je suis celui qui écrit » du « je suis ce que j'écris » ? Quels seraient les points de jonction/discordance entre ce qui se dit et s'écrit dans la psychanalyse – pour reprendre le titre d'un colloque de collègues – et dans la littérature ?

Lors des journées de décembre 2010 sur *La parole et l'écrit dans la psychanalyse*, des écrivains avaient été invités à débattre sur ce qui les faisait écrire. Tous trois ont parlé certes de la nécessité qui les y poussait mais surtout de l'exigence de formulation qui préside à tout acte d'écriture. En 2008, *Le Magazine littéraire* titrait « Littérature et divan, liaison fatale... ». Presque un oxymore renvoyant à l'inéluctable échec. La formule précitée auparavant peut alléger cette fatalité, faire dénominateur commun mais aussi renvoyer tant l'écrivain que le psychanalyste, dans leur champ respectif, à cette éthique du bien-dire.

Exigence qui a ses conséquences tant en littérature qu'en psychanalyse dans sa transmission même et qui touche autant à la forme qu'au fond : si l'impossible ne peut être tu, il ne peut l'être n'importe comment. Sur quoi porte cette exigence ? Est-ce le vrai ? Est-ce l'intime comme ce qui s'expose dans la littérature du moi ? L'efflorescence des journaux intimes, des autobiographies, de tout ce qui autrefois relevait du genre mineur n'est, d'ailleurs, pas sans bouleverser le champ de l'esthétique littéraire puisqu'elle remet fondamentalement en question la notion de *fictionnalité* où, « confondant réalité et vérité, le vécu et le sens, la sainte alliance du minimalisme, du misérabilisme et du nombrilisme menace de réduire le paysage du roman français à un champ de ruines <sup>7</sup> ». Souffrance mélo-porno qui fait florès sur le marché, « où l'exhibition sans retenue du moi, à la limite parfois même de l'obscène, rassasie les appétits textuels ».

7. M. Petit, *Éloge de la fiction*, Paris, Fayard, 1999.

Alors que dire et qu'écrire qui soit « juste » et qui témoigne de quoi ?

« "Monsieur, me dit-il, il vous reste trois mois, tout au plus six mois à vivre." La réponse me sortit de la bouche instantanément, avec une certitude dont je m'étonne encore aujourd'hui : "Alors, je sais ce que j'ai à faire."

Ce que j'avais à faire : écrire un livre, le livre que je portais en moi depuis vingt-cinq ans [...] l'enjeu serait moins celui d'un récit que d'une musique, d'un rythme, d'une cadence pour lesquels il me faudrait forger ma propre langue <sup>8</sup> ! »

Déjà, en 1909, dans « Le créateur littéraire et la fantaisie », Freud mentionne, quasi de manière allusive, à côté des écrivains qui soulagent le lecteur, cette autre catégorie qui, loin de tomber dans l'effet hypnotique, est « excentrique » dans le sens où le héros voit défilier devant lui, plutôt en spectateur, les actes et les souffrances des autres. Excentrique jusqu'à en devenir néanmoins primordiale peu de temps après : c'est tout ce pan où le témoignage devient littérature sinon genre parce que le XX<sup>e</sup> siècle a sans doute plus que tout autre époque profondément contraint une certaine littérature à se remettre en question tant au niveau du fond que de la forme tant ce qui semblait impossible est devenu possible. Rupture humaniste qui n'est sans doute pas sans faire écho à l'esthétique de la rupture formelle dont James Joyce serait le plus illustre représentant. L'exigence de formulation va aussi dans le sens de dire/écrire autrement la matérialité des mots ! Mais le témoignage de celui qui du réel fait littérature est-il du même ordre que de celui du passant ? Si Delphine de Vigan, après *Rien ne s'oppose à la nuit*, a pu dire que « l'écriture ne peut rien », n'est-ce pas admettre en filigrane que la « contrainte d'écrire » – pour reprendre des termes des journées de décembre 2010 – pour quelque part trouver du sens ne peut que mener à l'épuisement ?

Il est temps de conclure sur ces questions plus générales peut-être et ouvrant le débat.

– À quelles conditions de vérité le témoignage sur le réel devient entreprise éthique et non genre esthétique ? Que serait un bien-dire sur le réel ? (Et là est la différence entre la démarche « universalisante »

8. S. André, *Flac*, op. cit.

du philologue déterminant scientifiquement les critères du recevable et celle singularisante de l'analyste du cas par cas.)

- Que reste-t-il de la littérature quand le souffle du rêve a été coupé ?

- Quelle place peut-il y avoir pour une littérature qui n'userait pas des semblants alors qu'elle est par définition semblant ? Même, à partir du moment où elle romprait avec ceux-ci, est-elle encore de l'ordre de la littérature ?

- De ce déclin de la narrativité porté à son comble par la pratique de la lettre de Joyce, du roman familial à la lettre, quel usage peut faire la psychanalyse ?

Colette Soler donne réponse sous forme d'indication : « Il n'est pas excessif de dire qu'avec ce dernier [Joyce] c'est la fin du rêve de la littérature, de la littérature véhicule du fantasme, mais pas la fin de la lettre, et ça laisse place sans doute à une poésie qui ne soit pas de la littérature, mais aussi à une association libre dont on attend autre chose que le roman d'une vie. [...] ou bien pencher du côté du vrai, soit de la religion et de la littérature, autrement dit du côté de l'historiole du tout symbolique, et alors faire de la psychanalyse la religion du vrai et du désir ; ou bien prendre en compte le réel que Joyce illustre dans la littérature, et l'ICSR dans la psychanalyse, ne pas oublier que la jouissance propre au symptôme ça n'est pas du semblant, et qu'elle est seule à la fin d'une analyse à pouvoir mettre un terme au mirage de la vérité<sup>9</sup>. » J'ajouterai qu'un certain nombre de survivants sont passés par la poésie.

L'appréhension du réel-hasard, contingent dans son aspect le plus radical et absolu, n'y sera sans doute pas étrangère. L'écriture ou la vie/le réel, où l'un n'exclut pas l'autre. Ce qui peut s'écrire aussi dans le singulier de la cure où la parole trace un contour, un phrasé, une phrase autour de cette intrusion du réel jusqu'à le faire un peu sien, lettre ou trace ravinée, et éventuellement se reconnaître dans le style d'un écrivain. L'impossible à écrire comme condition d'écriture où Sa Majesté codifiée La langue cède la place au chuchotement de *lalangue*.

9. C. Soler, « La psychanalyse, pas sans écrit », *Revue du Champ lacanien*, n° 10, *La Parole et l'écrit dans la psychanalyse*, op. cit.

Lucile Cognard

## S'identifier à son symptôme

Dans notre milieu analytique, l'expression est connue : « s'identifier à son symptôme ». D'où vient-elle, que recouvre-t-elle ? C'est la question que je me suis posée car chaque fois que je l'entendais, cette expression restait obscure pour moi. Et même je m'en méfiais.

C'est une expression qui prête à confusion parce qu'elle convoque les notions d'identification et de symptôme, pour au final ne tenir debout qu'à évider le sens qu'on attribue naturellement à ces deux notions.

Je vais expliquer l'expression ; lire pas à pas avec vous le passage où Lacan prononce cette expression ; et pour finir poser la question de son lien à l'École : quels liens sont possibles pour le sujet ?

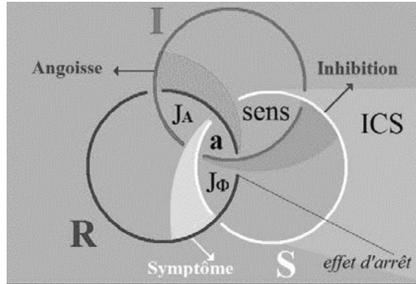
### Aperçu

L'identification au symptôme vient remplacer l'identification au *symptôme de transfert* que l'entrée en analyse a instaurée.

Cette identification met fin à la course à la vérité, et à la croyance dans les identifications qui en découlent. Cette identification au symptôme remplace l'identification, indéterminée et incertaine, au *manque à être*, identification qui prend des formes très diverses, mais toujours liées au grand Autre.

Le symptôme dont on parle dans cette expression, c'est celui que Colette Soler qualifie de fondamental par analogie avec le fantasme fondamental. Cet adjectif a le mérite de le distinguer immédiatement des autres symptômes.

Je vais dessiner rapidement le nœud borroméen et situer le symptôme fondamental.



Vous voyez que le symptôme fondamental est dans le réel, en dehors du symbolique. C'est un réel imprédictible. On dit aussi que c'est un signifiant du réel. L'expression « signifiant du réel » s'oppose à l'expression du « signifiant dans le réel » qui, lui, renvoie à la place ici de la jouissance phallique, et au signifiant phallique. Donc ce n'est pas un signifiant dans le réel, ce n'est donc pas le trou dans l'autre :  $\mathcal{A}$ .

C'est, par contre, le signifiant du trou dans l'autre que l'on écrit :  $S(\mathcal{A})$ . Le glissement métonymique s'y arrête, c'est le point de capiton de la ligne des signifiants de l'inconscient, que l'on trouve tout en haut à gauche dans le graphe. Et l'interprétation qui tient compte du réel vient pointer ce signifiant. Vient le montrer : silencieusement car il est imprédictible.

Ce qui est connu, c'est qu'une interprétation significative dans l'analyse vient pointer et faire émerger le signifiant refoulé d'une métaphore. La nuance que l'on peut faire pour caractériser l'interprétation qui tient compte du réel, c'est que celle-ci vient désigner un « dire qui indique sans énoncer ». L'expression est de Colette Soler, elle l'a utilisée au séminaire École à Paris, ce 8 mars. Elle y égrenait les occurrences chez Lacan d'une interprétation qui tient compte du réel. En particulier, elle signalait ce passage dans « La direction de la cure » datant de 1953. Dans ce court extrait, Lacan appelle ce réel « l'horizon déshabité de l'être » :

« À quel silence doit s'obliger maintenant l'analyste pour dégager au-dessus de ce marécage le doigt levé du *Saint Jean* de Léonard, pour que l'interprétation retrouve l'horizon déshabité de l'être où doit se déployer sa vertu allusive <sup>1</sup> ? »

1. J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 641.

Le symptôme fondamental est construit sur ce signifiant qui ne peut pas faire sens car il est détaché de la chaîne de l'Autre. On dit aussi que c'est le signifiant primaire du traumatisme, signifiant venant marquer l'émergence d'une jouissance première du sujet, hors chaîne signifiante donc. Il émerge, dit Lacan, grâce à la « vertu allusive » de l'interprétation, grâce à l'équivoque dit aussi Colette Soler lors de cette conférence. C'est le terme que Lacan utilise dans « La troisième », je vous lis ce passage très important :

« [...] c'est qu'à nourrir le symptôme, le réel, de sens, on ne fait que lui donner continuité de subsistance. C'est en tant au contraire que quelque chose dans le symbolique, se resserre de ce que j'ai appelé le jeu de mots, l'équivoque, lequel comporte l'abolition du sens, que tout ce qui concerne la jouissance, et notamment la jouissance phallique peut également se resserrer [...] <sup>2</sup> ».

### L'expression chez Lacan

Mais revenons à l'expression : on la trouve à la toute fin de l'enseignement de Lacan, dans la leçon du 11 novembre 1976. C'est la première leçon du séminaire *L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile a mourre*. Lacan déclare en début de séance qu'il va essayer d'« introduire quelque chose qui va plus loin que l'inconscient ».

Il commence cette leçon et s'interroge de nouveau sur ce qu'est l'inconscient :

« C'est de l'Autre avec un grand A qu'il s'agit dans l'inconscient.

Je ne vois pas qu'on puisse donner un sens à l'inconscient, si ce n'est de le situer dans cet Autre, porteur des signifiants, qui tire les ficelles [...] c'est là que se soulève la question de ce qu'est le sujet à partir du moment où il dépend si entièrement de l'Autre <sup>3</sup>. »

L'inconscient relève de l'Autre, c'est clair. Et dans les pages précédentes, Lacan a dressé la liste des identifications freudiennes agissantes dans cet inconscient :

- l'identification au père, dite par Freud identification d'amour ;
- l'identification hystérique, dite par Freud de participation ;

2. J. Lacan, « La troisième », 3 novembre 1974, transcription de Patrick Valas.

3. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIV, L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile a mourre*, transcription Staferla, inédit.

– puis une troisième identification, celle dite par Freud d'un trait.

Ces identifications sont des identifications d'aliénation, *via* l'Autre. Elles viennent de l'Autre et lui empruntent ses signifiants. Le parcours d'une analyse permet de faire chuter ces identifications. C'est-à-dire que le dévoilement d'une identification la vide de sa prégnance et le sujet n'y est plus arrimé comme avant. On parlera alors au cours d'une analyse de la chute des signifiants maîtres, de la chute des identifications aux idéaux et aussi de la chute de l'identification phallique.

Poursuivons la lecture :

« Alors en quoi consiste ce repérage qu'est l'analyse ? Est-ce que ça serait ou ça ne serait pas *s'identifier*... *s'identifier* en prenant ses garanties, une espèce de distance... *s'identifier* à son symptôme ? »

Voilà l'expression.

Ensuite, après avoir comparé au partenaire sexuel ce symptôme, qu'on peut connaître, dit-il, comme un homme connaît une femme, Lacan précise le terme *connaître* :

« [...] c'est un fait, j'ai proféré que le symptôme pris dans ce sens c'est [...] ce qu'on connaît, c'est même ce qu'on connaît le mieux, sans que ça aille très loin.

Connaître n'a strictement que ce sens.

C'est la seule forme de connaissance prise au sens où l'on a avancé qu'il suffirait qu'un homme couche avec une femme pour qu'on puisse dire qu'il la connaît [...] ».

Et un peu plus loin, Lacan dit :

« Alors qu'est-ce que ça veut dire connaître ?

Connaître veut dire :

- *savoir faire avec ce symptôme,*
- *savoir le débrouiller,*
- *savoir le manipuler.*

*Savoir*, ça a quelque chose qui correspond à ce que l'homme fait avec son image, c'est imaginer la façon dont on se débrouille avec ce symptôme.

*Savoir faire avec son symptôme* c'est là la fin de l'analyse.

Il faut reconnaître que c'est court.

Ça ne va vraiment pas loin. »

*Connaître son symptôme, le débrouiller, le sortir du brouillard, c'est différent de ce qu'une analyse dépose de savoir. La quête de vérité produit un savoir sur les symptômes du sujet, elle produit du sens, mais le sujet ne s'y reconnaît pas vraiment, parce que cela ne le définit que partiellement, furtivement. Le sujet ne peut pas s'y arrêter car, de structure, un signifiant le pétrifie ou au contraire le sens fuit, glisse toujours. On est là en présence des identifications évasives via l'Autre et du mécanisme de la quête de vérité qui peut rendre l'analyse infinie.*

À l'inverse, ce *savoir-manipuler*, son symptôme, c'est un autre type de savoir, c'est la solution que l'analysant trouve en fin d'analyse.

Je rappelle ce que Colette Soler disait du passeur en décembre lors de notre Rencontre internationale d'École : elle plaçait le passeur en zone de turbulence, zone d'incertitude, zone d'intranquillité, qui justement, lui donne chance de capter, de saisir au vol de quoi est faite la solution du passant qu'il écoute. Le passeur n'ayant pas encore de solution serait ainsi plus réceptif à la solution d'un autre. Et à la faveur du mot d'esprit il pourrait transmettre ce qu'il en a aperçu au cartel de la passe.

Cette solution, c'est son savoir-manipuler son symptôme, son savoir faire avec, son savoir comment *balancer stembrouille* avec la vérité qui rate toujours. Cette expression « balancer stembrouille » date du mois de mai de la même année et se trouve dans la « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* » :

« Il n'y a pas de vérité qui, à passer par l'attention, ne mente.

Ce qui n'empêche pas qu'on court après.

Il y a une certaine façon de balancer stembrouille qui est satisfaisante [...] <sup>4</sup>. »

### **Noué dans le nœud borroméen**

Cette identification au symptôme, comme je l'ai déjà précisé, n'a rien à voir avec les identifications à l'Autre. Mais cette expression chez Lacan date de l'époque du nœud borroméen et implique que cette jouissance du symptôme n'est pas sans être nouée au fantasme,

4. J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 571.

à la cause du désir, à la lettre. Autrement dit à ce qui fait l'inconscient du sujet, cet inconscient lui permettant de s'insérer dans les discours qui font lien social.

### **Question : et *quid* du lien à l'École ?**

Je voudrais ouvrir une question.

Colette Soler, dans les dernières séances de son séminaire à Paris (les 15 février et 14 mars 2012 <sup>5</sup>), rappelle à l'opposé de ce que je viens d'avancer que l'identification au symptôme n'est pas favorable au lien social, ni non plus au lien d'École, car cela engendre plutôt des épars désassortis, des unarités.

Elle dit que l'identification hystérique semble bien la seule capable de faire lien dans une École, celle en particulier qui préside à ces groupes de travail qu'on appelle les cartels. Cette identification débouche sur l'hystérie analysante, celle qui produit du savoir parce que cette dernière met au cœur de l'élaboration d'un sujet le symptôme de l'autre. Colette Soler précise encore que l'hystérie analysante « intéresse et s'intéresse au symptôme de l'autre », c'est-à-dire intéresse les autres à ce symptôme et s'y intéresse, et c'est bien ce qu'a fait Lacan tout au long de son séminaire.

Alors la question que je me pose est la suivante : comment peut-on conjuguer ces deux identifications ? L'identification au symptôme, autistique, doit-elle finalement laisser place, dans la parole et les liens aux autres, à des occurrences d'identifications hystériques ? D'autant qu'il me semble que c'est bien ce qui se passe quand un passant donne son témoignage à la passe, il ne peut le faire qu'avec la vérité menteuse, il se fait analysant de sa propre analyse. C'est son hystérisation analysante qui est convoquée pour parler.

Mais alors, ces occurrences, comment s'ordonnent-elles, qu'est-ce qui les invite ? Quel est le lien avec le symptôme fondamental ?

5. Cours du CCP, « Ce qui retient les corps », 2011-2012, non encore paru, publication interne.

Anne Albert

## Lorsque la perte du sens de la parole passe à un autre versant !

Scansion logique d'un temps de formation à l'inconscient où l'analysant déloge radicalement du sens qu'il tentait toujours d'apporter. Instant de coupure radicale où la difficulté à vivre passe à un désir de vivre.

Moment surprenant de prise en acte des effets du produit de son analyse où on remarque en effet que l'on peut supporter l'insupportable et que cela ne fait même plus d'effet. Un virage inédit où on repère que « le sens connu du versant de l'amour » vient radicalement de changer.

Pour aborder cet autre versant, je vais commencer par reprendre la première phrase de mon argument : « Scansion logique d'un temps de formation à l'inconscient où l'analysant déloge radicalement du sens qu'il tentait toujours d'apporter ».

Par cette phrase, je tente de parler d'une coupure et non plus d'une continuité. C'est un instant qui a fait coupure en marquant ainsi un avant et un après. C'est une temporalité autre et différente car le sens de la parole a changé de sens suite à une formation à l'inconscient et à la chute du transfert. Formation qui n'a certes rien à voir avec un savoir enseigné ou formaté mais qui a à voir avec un certain temps logique de formation qui vient de se clôturer. Pour le dire autrement, je vais citer ici une phrase de Lacan du texte « Sur la passe <sup>1</sup> » : « Une formation de l'inconscient qui se dégage par l'expérience d'une analyse. »

On pourrait dire que par cet effet de cure le sujet de la parole s'est comme déprogrammé et que de ce fait le sujet ne parle plus ainsi par défaut.

1. J. Lacan, « Sur l'expérience de la passe », 3 novembre 1973, *Ornicar?*, n° 12-13, p. 121.

C'est un moment suivant que l'on pourrait peut-être nommer comme un moment de repérage de la résultante d'un produit de l'analyse. Un repérage d'une livraison en direct d'un produit fini de l'analyse. Repérage crucial dirais-je de cet acte où l'analysant se délivre du sens de l'amour des détails qui l'aliénaient à l'Autre et au plan de ses identifications.

Moment qui devient différent puisque le sujet ne jouit plus du mirage fantasmatique qui le renvoyait toujours directement à l'amour des images de ses anciennes connaissances. Le sujet ne jouit plus d'un certain complément.

C'est un virage inattendu faisant surprise puisque la logique du sens se dérobe en ne faisant plus office de vérité. Une surprise d'autant plus grande que la quête d'un certain idéal vient de perdre son sens. Un moment surprenant de passage, de destitution subjective permettant au sujet de remarquer qu'il peut en effet supporter l'insupportable en ne ressentant plus les mêmes effets.

Dans la « Proposition de 1967 », Lacan semblait bien notifier que le sujet destitué était un sujet transformé. Il parlait là d'une transformation. Autrement dit : une transformation faisant métamorphose et permettant un changement de position.

On remarque que c'est un passage inédit qui certes se différencie des instants de passages éphémères repérés dans une analyse où là le sujet oscille encore avec l'angoisse qui le bouscule. Angoisse qui en quelque sorte venait boucher le trou de la castration.

Donc, pour reformuler cette différenciation, on pourrait dire que c'est un point de passage hors série faisant évènement. Un évènement qui fait rupture avec une certaine répétition. Retournement radical où la difficulté à vivre passe à un désir de vivre.

Effet surprenant dirais-je de pouvoir constater cette mise au jour d'un désir nouveau qui propulse de surcroît dans un sens moins compliqué de la Vie ! Vie que je me permets d'écrire d'expérience avec un grand V.

Pour faire suite à ce rapport nouveau à la vie, je voudrais m'attarder un peu plus sur le versant du sens de la parole qui a changé par la perte d'un certain répondant. Autrement dit, la parole d'amour change de sens puisque ça parle d'un autre lieu.

Un lieu pouvant même parler d'un amour autre et ne prônant plus la référence au « devoir aimer ».

Un versant de paroles autres et différentes ne faisant plus objet de demande au partenaire d'être un objet complémentaire.

Un sens différent de parole d'amour puisqu'il ne demande plus cet amour fusionnel alors qu'avant il parlait de craintes ou de désir de sécurité.

Lacan me semble-t-il évoque cela dans « Du "*Trieb*" de Freud et du désir du psychanalyste <sup>2</sup> » lorsqu'il parle de la « tromperie de l'amour et [de] sa bassesse » en disant, je cite : « Aimer, c'est vouloir être aimé. »

Versant autre et différent puisque libéré ainsi par l'analyse de toute une série d'écrans d'amour qui n'étaient qu'écrins précieux de bijoux fantasmatiques hérités d'un passé.

Pour tenter d'aborder le changement du sens du versant d'amour, je vais me permettre de faire une longue parenthèse en revenant sur le sens de ces bijoux. J'ouvre la parenthèse.

(Bijoux très familiers, dirais-je, qui s'offrent très souvent dans une rencontre pour tenter d'apporter ce qu'on appelle communément une « preuve d'amour ».

Or, nous pouvons remarquer autour de nous que les promesses d'amours ne font aucune preuve de garantie, ni de durée. Ceci permet de dire que la parole d'amour n'est pas nécessairement une preuve d'amour. De ce fait on pourrait dire que les preuves d'amour mettent souvent à l'épreuve les partenaires à cause de ce désir inconscient de reconnaissance.

Désir égarant, voire égaré par un transfert d'amour fantasmatique que l'on pourrait nommer à juste titre « érosion du désir ».

Relation amoureuse type où les sujets s'enlisent dans la routine du discours courant. Une routine que l'on pourrait attribuer à l'habitude du partenaire inconscient autour duquel gravite un amour volubile semblant faire garantie au diktat d'une certaine logique dite amoureuse. Logique implacable et menteuse pénible pour tant de sujets ainsi pris au piège d'un ensemble de détails qui les ont fait vibrer au point de les avoir rendus amoureux. Une relation d'objet

2. J. Lacan, « Du "*Trieb*" de Freud », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 853.

devenue aussi chaotique par des glissades imprévues répétitives sur des mots, des actes, des impressions, des illusions ne faisant qu'empiler tout un lot de désillusions.

Un amour « affecté par le foisonnement du bavardage » disait Lacan dans la « Note italienne ». Un bavardage où on entend aussi l'équivoque de « on voudrait refaire l'amour ». Ce « on voudrait refaire l'amour » parle là d'un manque et d'un impossible dont Lacan nous a souvent parlé. L'amour c'est donner ce qu'on n'a pas et il n'y a pas de rapport sexuel. Autrement dit un amour qui n'est que suite de rendez-vous manqués.)

Après cette longue parenthèse sur l'amour commun, je reviens à l'autre versant où il y a eu cette perte radicale d'une longue quête de jouissance et où un autre amour se dévoile, ne faisant plus office de vérité. Autrement dit, où cette perte de sens fait rupture avec le passé en offrant comme présent une place autre au partenaire.

Du rien qui vaille d'avant, il y a un autre lien qui s'installe et il n'a plus besoin de se répéter. Je précise ce point en citant Colette Soler : « L'analyse peut sans doute permettre un changement, et même substantiel, à partir de ce qui s'inscrit de la parole analysante, mais la bonne rencontre, contingente, elle ne peut la promettre, seulement en créer les conditions de possibilités <sup>3</sup>. » Lacan, dans la « Note italienne <sup>4</sup> », parlait d'« un amour plus digne » pour qualifier ce changement.

Pour conclure ce développement, je vous fais part d'une expérience après ma passe et n'engageant que moi : c'est un rapport d'amour possible qui maintenant reconnaît l'autre. Une reconnaissance où à juste titre on peut dire à la personne qu'on aime (personne, ici, sans l'équivoque du mot) : « Maintenant, tu as une place. Tu es devenu quelqu'un ! »

3. C. Soler, *Lacan, l'inconscient réinventé*, Paris, PUF, 2009, p. 185.

4. J. Lacan, « Note italienne », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 331.

## Bernadette Diricq

### « Être dans l'ICSR, on le sait soi »

« De la tourmente de l'Océan  
Un jour sans doute renaîtra  
Et la Vie par delà <sup>1</sup>. »

1980.

Je poserai ici quelques points essentiels donnés par Lacan à un moment de virage à propos de la fin d'analyse et de la passe, virage situé vers la fin de son enseignement, en 1976 précisément, et repris dans sa « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* <sup>2</sup> ». Et je tenterai de les éclairer.

Ou comment une psychanalyse se termine-t-elle pour un analysant quand, se cherchant, il trouve en l'analyste le « partenaire qui a chance de répondre <sup>3</sup> » ?

Lorsque la proposition d'intervention à cet après-midi de travail fut lancée, une phrase de Lacan pouvant paraître énigmatique me revint, insistante : être dans l'inconscient, dit-il, « on le sait soi <sup>4</sup> ». Vous n'êtes pas sans savoir que chez Lacan chaque mot utilisé, *a fortiori* lorsqu'il s'agit d'un écrit, est pesé. Or, ici, Lacan fait usage du pronom indéfini « on » ; pourquoi ?

D'avoir éprouvé ce ressenti j'ajouterai qu'il s'agit dans cette phrase de l'inconscient réel, comme Lacan le précise ensuite, ICSR

1. Ces trois vers faisant poème furent écrits comme titre d'une peinture alors réalisée. Cela se passait avant que le sujet commençât une psychanalyse.

2. J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 571.

3. J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 558.

4. J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », *op. cit.*

car, à l'inverse de l'inconscient freudien, déchiffrable, interprétable et qui fait sens, nous sommes ici dans l'impossible à exprimer. Ainsi cette « certitude d'être » dans l'ICSR, dont Lacan dit aussi qu'il est un savoir sans sujet, on est seul à le savoir, soi et aucun autre ne le sait. Ce « on », pronom indéfini, ne désigne pas le sujet mais bien l'être de jouissance du sujet, celui-là dont Lacan disait déjà en 1962 et 1963 lors de son *Séminaire X*, intitulé *L'Angoisse*, qu'il est ce sujet – non encore constitué comme \$ dans ce cas – représenté dans son être de jouissance par l'objet «  $a$  <sup>5</sup> ». Encore fallait-il entendre de quel objet «  $a$  » il parlait alors.

Comment dès lors témoigner de cette position d'un instant ? Car dès que l'on y pense, comme de l'acte, on en sort. Est-il seulement envisageable qu'en tant que passant se risquant dans la procédure de la passe, le sujet, lui, puisse témoigner autrement qu'en faisant retour au sens donné par le déchiffrement de l'inconscient freudien révélant la vérité du sujet dont il vient de prendre en compte qu'elle est menteuse... ?

Causer de l'ICSR ou le causer, cet ICSR, au sens de le « provoquer », serait-ce logiquement *impossible*, c'est-à-dire *ne cessant pas de ne pas s'écrire* ?

Ce sont sur ces questions que je m'arrêterai. En effet, il n'y a pas d'autre solution que d'en passer par le déchiffrement *nécessaire* de l'inconscient freudien, qui répétitif *ne cesse pas de s'écrire* avec pour bénéficiaire son « plus de jouir » satisfaisant. Pourtant, suite à une interprétation équivoque de son analyste, l'analysant pourrait en venir, dans un moment ressenti comme urgent, à témoigner de son parcours avec une satisfaction nouvelle à la clé. Ainsi Lacan a-t-il « désigné de la passe cette mise à l'épreuve de l'historisation de l'analyse en se gardant cette passe de l'imposer à tous parce qu'il n'y a pas de tous à l'occasion, mais des éparcs désassortis ». Et Lacan de poursuivre : « Je l'ai fait d'avoir produit la seule idée concevable de l'objet, celle de la cause du désir, soit de ce qui manque <sup>6</sup>. »

Or, ce qui étonne et soulève l'enthousiasme du passant quand il se risque à témoigner au mieux de la vérité menteuse, c'est que soudain ce savoir S2 jusque-là insu à propos de l'objet cédé et en

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Seuil.

6. J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », *op. cit.*, p. 573.

partie révélé, ce bout de savoir désignant sa vérité, ce savoir nouveau « élucubré » s'épure progressivement, avec évidence quand les mots qui se présentent sont les bons, sans fioriture et logiquement articulés jusqu'à n'être plus en bout de course qu'une « lettre », élément Un issu de la *lalangue* entendue, hors sens et hors chaîne. Comment en arrive-t-on là ?

### **De l'interprétation équivoque à la « lettre »**

C'est à partir d'un signifiant équivoque dit par l'analysant en séance que la chose pourra se produire. Ce signifiant pouvant avoir plusieurs écritures constituées des mêmes sons entendus mais autrement orthographiées sera repéré par l'analyste comme faisant partie des S1 du parlêtre, être de jouissance toujours ailleurs et dont ce S1 vient marquer l'émergence d'une des jouissances premières du sujet *infans*. Comme partenaire du sujet analysant, l'analyste risquera une interprétation « lacanienne » sur ce mot pouvant faire lapsus, le reprenant sous la forme d'un dire qui indique sans énoncer. Car il se pourrait en effet que, contingentement, cela *cesse de ne pas s'écrire*, ou pas, et, si oui, jusqu'à l'obtention d'une forme minimale juxtaposant des éléments *un* écrivant une lettre, lettre singulière à ce sujet, une parmi d'autres sans doute, mais au moins une. Un bout de savoir jusque-là insu se pointerait alors. L'instant de voir cette lettre et surgiraient le hors-sens et l'impossible d'en dire davantage sans sortir – je cite Lacan – de « l'esp du laps, soit l'espace d'un lapsus qui n'a plus aucune portée de sens (ou interprétation) <sup>7</sup> ».

Pour illustrer cela, je vous ferai part de quelques moments précédents cet « instant de voir » pour une analysante de structure hystérique.

À peine une séance était-elle commencée qu'elle fut interrompue par l'analyste, sur un mot entendu par ce dernier, le mot « erroné ». Que restait-il donc d'oublié derrière ce qui se disait là dans ce qui s'entendait ? Vous reconnaissez sans doute au passé l'expression si connue de Lacan, tirée de « L'étourdit <sup>8</sup> ».

7. *Ibid.*, p. 571.

8. J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 449 : « Qu'on dise reste oubliée derrière ce que se dit dans ce qui s'entend. »

Dans l'inter-séance qui suivit, comme elle marchait en ville, le hasard voulut que ses yeux « tombent » sur les mots suivants écrits sur une stèle : « Aux héros, civils et militaires, morts pour la Patrie. » Héros nés, héros morts... N'est pas héros qui veut et certainement pas à peine né.

S'ensuivit pour elle le souvenir d'un passage d'une chanson de Daniel Balavoine qui, qui plus est, indique le poids, la motérialité des signifiants : « Je n'suis pas un héros, ces mots-là me collent à la peau. » Non, elle ne l'était pas, ce héros.

Quelque temps plus tard, elle se souvint encore avoir vu lors d'un rêve passé où elle parcourait le ring de Bruxelles un panneau rectangulaire bleu roi prenant toute la scène et sur lequel se détachaient ces lettres écrites en blanc R. O. Cette fois il n'y avait plus de doute et plus rien à en dire. Déclinaison, découverte enthousiaste certes, mais qui pourtant ne suffit pas. Il lui faudrait d'urgence poursuivre, orientée par un désir du savoir.

L'analysante croyait entrer dans ce moment de conclure par la passe. Et pourtant c'est là que vint pour elle un nouveau temps pour comprendre... Le temps où les choses s'articulent avec évidence. Quand elle prit le risque de témoigner devant chacun des deux passeurs de l'hystorisation de son analyse, celle-ci s'éclaira d'un jour nouveau, montrant les différents liens <sup>9</sup> qui s'étaient tissés tout au long de sa vie, de l'*infans* au parlêtre d'aujourd'hui. Quel trajet parcouru et surtout comme elle s'était trompée ! Sur un son entendu de la *lalangue*, « r »-« o », son très jouissif pour l'*infans* qui babille, elle avait par besoin d'amour, et sur invitation à se taire (« tr ») pour laisser se reposer la mère, cédé à l'Autre paternel l'objet « voix ». C'est de cet objet cédé que prit origine, d'une part, le fantasme fondamental « Un enfant est bâillonné ».

Il en fut de même de son symptôme fondamental quand, cherchant à faire lien avec l'autre, elle l'endossa. Ce symptôme, ô combien mortifère avec sa part de réel, fonction de la lettre, fit du sujet

9. Notamment le fait que ce R.O. équivoquait aussi avec le « rot » quémanté par la mère dans sa fonction nourricière, et se réduisant à ρ (lettre grecque se lisant phonétiquement rhô). La cession de l'objet oral primordial lui avait permis une première séparation d'avec le « sein » de la mère et le biberon par le complexe de sevrage très tôt voulu par ce petit sujet *infans*. Mais je me limiterai ici à la cession de l'objet « voix » fondamental à l'Autre paternel.

devenu \$ un parlêtre parcimonieux, s'en tenant au strict minimum. D'autre part, sa difficulté pour prendre la parole face à des personnes de pouvoir, des maîtres qui, pensait-elle alors, s'y croyaient et l'auraient peut-être mal jugée, était symptomatique. Elle le comprit quand son « être de jouissance » lui fut révélé par la prise de conscience de la cession de l'objet voix, porteur des paroles à son père, véritable mise en jeu de ce qui se passe entre le sujet et l'Autre. Voici comment.

Ces paroles à taire « héroïquement », situation, voire fonction qu'elle s'était appropriée, appartenait à l'Autre grand-paternel, sans doute paroles de dénonciation refusées qui avaient été pour le père de son père, résistant armé durant la guerre 40-45, cause de son arrestation par la Gestapo sur délation d'un voisin. Car, comme il s'était abstenu de dénoncer les siens, le mutisme de ce résistant l'avait mené en camp de concentration et à la mort. En l'occurrence, c'était lui, ce grand-père disparu, le véritable héros, ce père qui manquait tant au sien dont *infans* encore elle avait perçu la faiblesse à travers l'atmosphère familiale d'un deuil impossible <sup>10</sup>.

Ainsi, c'est pour son père désirant qu'elle fut tentée par son silence circonstancié de boucher le manque. Or, et je cite Lacan toujours dans ce même texte de 1976 <sup>11</sup>, « le manque du manque fait le réel, qui ne sort que là, bouchon. Ce bouchon que supporte le terme de l'impossible, dont le peu que nous savons en matière de réel, montre l'antinomie à toute vraisemblance ». Ici pourtant, l'éclairage nouveau sur sa vérité « menteuse » quand le bouchon est repéré permet que se manifeste la liberté de l'analysante, allégée considérablement du poids de la « motérialité », tandis que « le mirage de la vérité, dont seul le mensonge est à attendre [dit encore Lacan, et fait pencher la balance du côté de la Vie] n'a d'autre terme que la satisfaction qui marque la fin de l'analyse <sup>12</sup> ».

Nouvel affect de satisfaction produit par l'évidence de sa propre castration (\$ ◇ D) quand seul le silence fait loi. Satisfaction différente aussi qui mettra un terme au mirage de la vérité et à la

10. Cf. « Ce qui angoisse le sujet c'est le désir de l'Autre », intervention à Paris à l'Après-midi des cartels, le 5 février 2011 et dont le thème était l'angoisse, *Bulletin de cartels*, mai 2011, EPFCL.

11. J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », *op. cit.*, p. 573.

12. *Ibid.*, p. 572.

satisfaction « banale » de la course « aux amours avec [cette] vérité ». Dès lors ce nouvel affect de satisfaction est ici la preuve repérable de cette fin.

« Alors le Dire tu pourras  
Tant l'enthousiasme t'y poussera...  
Mais pas au-delà. »

# Albert Nguyên

## Conclusion

Puisqu'il me revient de conclure, je commencerai par dire un mot sur ce terme de conclusion.

Nous parlons de la fin de l'analyse, de la passe, voire des suites de la passe et de l'analyse, mais nous pourrions aussi nous interroger sur la conclusion de l'analyse... car elle se produit inévitablement et je crois pouvoir dire qu'elle se présente sous des visages très différents selon les cas.

Conclure une analyse n'a que peu à voir avec le fait de quitter son analyste, encore que cela puisse être une conséquence. Conclure n'est plus seulement, comme au temps de Freud, être capable d'aimer et de travailler, j'ajoute, conclure n'est plus aujourd'hui limité à la traversée du fantasme, un temps présenté comme le point exquis à atteindre dans une cure.

Conclure en définitive est possible mais également nécessaire,  
conclure est contingent et  
conclure est impossible.

La conclusion n'est point final que si ces modalités de conclure ont été parcourues et c'est bien pourquoi Lacan a pu intituler un séminaire, l'avant-dernier, *Le Moment de conclure*, titre qui n'est pas dû à son âge alors avancé, mais qui dirai-je nous donne le point d'orgue, la solution du séminaire qui s'articule directement à cette question de la conclusion : *L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre*.

Ce que je dirai pour conclure tient dans cet énoncé de Lacan qui articule dans le premier membre de la phrase ceci : l'insu, le savoir, l'une-bévue, signifiants à rapporter à l'inconscient qui, à ce moment de l'enseignement, n'est plus tant axé sur le rêve ou les actes manqués, mais sur le lapsus ou le mot d'esprit, d'où la place de

choix, la place centrale à donner à la bévue, dont d'ailleurs vous pouvez remarquer au passage qu'elle montre un glissement qui n'est pas de hasard de *Unbewusst* à une-bévue. C'est précisément ce petit bougé, ce point d'achoppement, accroc, glissement que Lacan d'ailleurs signale, qui met en exergue la relation de la bévue à *lalangue*.

Conclure articule cette bévue, une bévue qui s'écrit dans la langue que supporte *lalangue*, et articule donc cette bévue à ce qui fait pour un analysant la jouissance résiduelle, l'incurable, la jouissance qui fait l'insuccès – et à répétition – du savoir, mais aussi de l'amour.

Vous me direz alors : s'agit-il de l'insuccès du transfert défini comme amour qui s'adresse au savoir ? Non, car l'insuccès du transfert prend là un autre sens, celui de sa solution (au sens de solution de continuité). Et j'ajouterai que cette solution du transfert qui n'est en aucun cas son retour à zéro va avec un affect. (Il n'y a pas que la satisfaction qui fasse affect, on pourrait discuter de l'angoisse, par exemple. J'ai noté que dans son séminaire *L'insu...*, Lacan, introduisant la bévue, parle de la haine pour introduire la mourre. Ailleurs, il a pu parler d'estime par opposition à la passion amoureuse.)

Cette solution de transfert, sa résolution n'est possible que si – j'en fais la condition à une conclusion authentique – le sujet, « on le sait soi », sa singularité, sa façon de « parlêtrer », vérifie que la survenue de la bévue va à l'épuisement du sens (y compris celui du lapsus) et est ouvert au réel, à la survenue d'autres manifestations, d'autres avènements de l'inconscient réel.

Vous serez d'accord, je suppose, pour admettre que ce qui peut permettre de conclure une analyse est exactement ce qui fait ouverture, c'est-à-dire ce qui fait béance : S barré, S(A barré) ; c'est ce qui autorise à ce que nous parlions, comme j'avais pu l'amener à Rome, de suites. Il n'y a des suites qu'au « conclure », à la condition que cette conclusion confère au sujet la possibilité de répondre du réel. Et répondre du réel, c'est aussi répondre au réel, et pour cela encore faut-il que la cure ait permis au parlêtre d'avoir du répondant.

Ce répondant, le psychanalyste ne saurait en manquer dans le champ de l'acte, dans le champ où l'acte est requis. Ce qui est requis dans l'acte, c'est que la dimension de béance irrémédiable soit produite, moyennant quoi c'est une fonction du Dire qui est isolée : l'une-bévue est l'indice, le signe d'Un-Dire et, je suppose que vous le

savez, cet Un-Dire répond de ce que Lacan met en avant dans son séminaire ...*Ou pire* : Y a d'l'un. Cet Un qu'il y a fait support à l'un du rapport sexuel qu'il n'y a pas.

La passe doit pouvoir mettre en lumière les moments cruciaux de la cure qui ont produit le changement de position de l'analysant, le passage à l'analyste, en tant que le psychanalyste est celui qui rétablit le « qu'on dise », celui qui arrache le Dire à l'oubli, pour au contraire en dégager à sa place la dit-mension.

L'insu que sait, c'est l'insu qui demeure, l'impossible à effacer, à faire passer au savoir de la bévue, de l'Une-bévue.

Il reste de l'insu, et cet insu passe - c'est le cas de le dire - à l'insu du sujet : il y a du savoir sans qu'aucun sujet le sache, scandale de la psychanalyse, et de ce savoir le sujet toujours reste séparé. C'est pour cette raison que Lacan a mis en question sévèrement la conscience, qu'il réduit finalement à peu de chose, à ce qui fait support de la bévue. C'est quand même dire que pour ce qui est de la maîtrise du sujet quant à ce qu'il peut dire, il repassera.

Les suites dès lors, qu'en dire ? Pour donner une formule et je m'arrêterai là, les suites, c'est l'enjeu majeur d'une analyse puisque faire une psychanalyse, peu ou prou c'est faire pencher pour un temps la balance du côté de la vie : « la vie de *lalangue* dans l'Une-bévue », cette vie de *lalangue* qui se poursuit, commande du réel, au-delà de la conclusion.

Le sel de la vie réside dans le désir de savoir, partenaire de l'ignorance. Car la fin de l'analyse et la passe, c'est à la fois dire ce que l'analysant a atteint comme savoir et dire qu'il y a un savoir qu'on ne sait pas, qu'on ignore, et la passe est le lien qui peut en recueillir dans le témoignage la façon singulière.



## Contre la dictature du DSM

---

# Contre la dictature du DSM

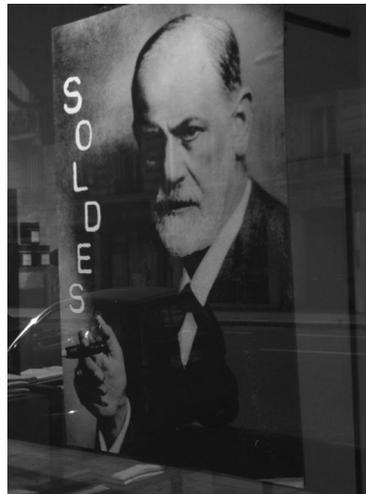
Soirée organisée par le RIP (Réseau institution et psychanalyse)

Judi 15 mars 2012 à 21 h 15  
au local de l'EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

L'usage hégémonique de la CIM-10 de l'OMS, calquée sur le DSM nord-américain, pour la classification des « troubles mentaux » a largement démontré ses effets pervers sur la formation, la recherche et la pratique cliniques. Ces manuels statistiques, utilisés à des fins économiques, ont fabriqué de pseudo-épidémies, comme l'hyperactivité, les troubles bipolaires et l'autisme. Relayés par l'industrie pharmaceutique, ils favorisent la prescription exorbitante de psychotropes et orientent également vers les thérapies comportementales. Cette référence unique menace désormais directement l'approche psychanalytique d'une grande partie des pathologies psychiques, en servant de caution pseudo-scientifique à des réglementations, comme on le voit avec la proposition de loi du député Fasquelles sur l'autisme. La publication prochaine du DSM V va accroître encore le nombre, déjà pléthorique, de catégories, mais surtout créer des critères de prédictivité, en particulier pour les enfants et les adolescents. Cette démarche scientifique appauvrit la recherche et le traitement, mais, qui plus est, menace les fondements mêmes de l'humain.

Le moment est venu d'interpeller sans tarder l'OMS, par la voix des associations de psychanalystes, de psychiatres, de psychologues et de tous ceux qui interviennent dans le médico-social et dans l'éducation, pour que soit mis fin à ce monopole.

Sont intervenus lors de cette soirée :  
Jean-Pierre Drapier (responsable du RIP)  
Tristan Garcia-Fons,  
Patrick Landman  
Claude Léger  
(tous trois corédacteurs du manifeste  
*Pour en finir avec le carcan de DSM*).  
Nous en publions ici les textes.



Jean-Pierre Drapier

## La responsabilité du psychanalyste

En France, comme ailleurs dans le monde, nous assistons à un quadruple phénomène convergeant vers un point : ramener le sujet à l'*homo economicus*, recycler le symptôme et son plus de jouir en plus-value.

1. La soi-disant « démarche qualité » avec son binôme évaluation-certification n'a pour finalité que la standardisation bureaucratique des pratiques et des actes : uniformité des institutions, universalité et reproductibilité des actes rendant possible leur quantification marchande.

2. Cette universalisation suppose au préalable un formatage du symptôme, c'est-à-dire dans son repérage nosographique sa disparition en tant que tel au profit du trouble (*disorder*), voire sa régression au dysfonctionnement. Cette nosographie acéphale, chassant le sujet et sa jouissance, est produite par les DSM, dont le dernier avatar, le DSM V, va multiplier les diagnostics et les fausses épidémies. Sous couvert d'un pseudo-scientifisme, c'est cette désobjectivation qui permet le formatage du symptôme, sa reproductibilité transstructurelle et, partant, celles des actes, des protocoles et des institutions.

3. En parallèle, se multiplient les lois sécuritaires contre les malades mentaux et les lois de « sécurisation » de « l'usager » sur les psychothérapies, ainsi qu'entrent à marche forcée dans le champ du handicap des troubles abusivement baptisés « neurologiques » tels qu'agitation, difficultés d'apprentissage, syndromes autistiques, etc.

4. Ces démarches de standardisation, de désobjectivation et de neurologisation nécessitent au plus haut point d'écarter une gêneuse : la psychanalyse. D'où, d'une part, son dénigrement systématique via *Livre noir de la psychanalyse*, *Crépuscule d'une idole*, campagne de presse, et, d'autre part, son bannissement, son excommunication

dans la prise en charge des syndromes autistiques *via* un projet de loi et une recommandation de la Haute Autorité de santé.

En effet, le discours de l'analyste gêne le « disque-ourcourant », le discours courant qui n'est rien d'autre, à notre époque, que le discours capitaliste. Il le gêne sur le plan de la bataille nosographique en faisant du symptôme le propre d'Un sujet et en se référant à la logique consistante des structures ; il le gêne sur le plan éthique en maintenant l'hypothèse de l'inconscient, l'invention de l'acte au un par un et en proposant une autre voie que l'impératif surmoïque : « Jouis. »

Ne pas reculer devant ces enjeux, c'est notre responsabilité de psychanalystes. Responsabilité au regard de trois registres.

Évidemment, responsabilité au regard de la psychanalyse, dont il s'agit de savoir si elle passera le tournant de ce nouveau siècle : le discours de l'analyste survivra-t-il à l'alliance du discours capitaliste et du discours de la science – ou bien échouera-t-il, assurant alors le triomphe de la religion ? Je vous renvoie au « Discours de Rome » et à la conférence de presse de Lacan qui la précède.

Mais, aussi, responsabilité au regard de la médecine et plus particulièrement de la psychiatrie : tout le dys-cours actuel vise à chasser le symptôme et sa dimension subjective pour régresser au signe, voire à la trace (je rappelle que, pour le sémiologue Peirce, la trace ne signifie rien et nécessite un agent extérieur pour accéder au signe). Si cette régression l'emporte, la psychiatrie deviendra une technique d'évaluation, grâce à diverses échelles, des dysfonctionnements de machines neurofibrillaires.

Et c'est là que se situe notre troisième responsabilité : quelle conception de l'humain va prévaloir ? Une conception qui forclôt l'inconscient et ses ratages ? Ou une conception tenant compte de ce qu'il y a de plus réel dans l'homme, de la manière dont se manifeste le réel à notre niveau d'être vivant ? Vous reconnaissez là une des dernières formulations de Lacan concernant le symptôme.

Et c'est pour cela que la bataille autour du DSM prend cette importance. Il voit le jour, dans un but de collecte de statistiques d'hôpitaux, en 1952, suivi par le DSM II en 1968, puis le tournant du DSM III en 1980 et enfin le DSM IV en 1994.

Rapidement, certains veulent en faire la référence obligée en psychiatrie, en particulier pour ce qui est du diagnostic.

Créé par l'Association américaine de psychiatrie, c'est une marque déposée de celle-ci qui lui rapporte des profits conséquents et une arme de guerre théorique qui perd (peut-être) de son efficacité :

- le DSM I recense 60 pathologies ;
- le DSM II recense 145 pathologies ;
- puis vient le virage athéorique (entendre surtout athéorie analytique) du DSM III, aboutissant dans le DSM III R à 292 diagnostics ;
- enfin, avec le DSM IV, nous en sommes à 410 diagnostics possibles.

Avec le DSM V, un palier veut être franchi : les DSM précédents, avec cinq axes de cotation dont un incluant encore dans le DSM IV les troubles de la personnalité, risquaient de permettre, par cette relative complexité, un échappement des cliniciens à la stricte collection des signes. Le DSM V, avec la suppression des axes secondaires, ne serait plus qu'un long, fastidieux et, bien sûr, indéfini catalogue de dysfonctionnements de la machinerie humaine. Avec pour corollaire - amusant pour des analystes qui ne savent pas bien ce qu'on appelle norme - de mettre la population entière dans ce catalogue. C'est d'ailleurs ce qui provoque une levée de boucliers de certains promoteurs du DSM IV contre le DSM V !

Ils lui font d'autres reproches, en particulier le Dr Allen Frances, qui a dirigé un groupe de travail du DSM IV. Il écrit dans *Psychiatric Times* du 11 février 2010 : « L'abaissement des seuils de diagnostic [...] aura pour effet de créer des dizaines de millions de patients nouveaux [...] avec l'inclusion dans le trouble mental de nombreuses variantes de la normale : le concept de "trouble mental" s'en trouvera donc affaibli. » C'est en quelque sorte le serpent qui se mord la queue et peut-être une bonne chose pour la mise à mort épistémologique du « trouble ». « Ceci aura pour effet de favoriser les traitements de masse utilisant des médicaments coûteux, à l'efficacité contestable, et à l'innocuité mal établie » ; bien dit, non ?

Plus intéressant encore est sa critique de la possibilité de poser le diagnostic de TDAH chez les autistes, ce qui veut dire « conjuguer les effets de deux fausses épidémies ». Cette expression - ô combien

juste ! – ne rend pas compte de la cause de ces deux « fausses épidémies » : « L'Autisme » pas plus que « Le TDAH » n'existent. Ce sont des artefacts nosographiques, mélangeant dans un pot-pourri des syndromes aux étiologies différentes et permettant ainsi de rabattre l'ensemble des troubles sur l'étiologie neurologique de quelques-unes de leurs causes (ce même tour de passe-passe a eu lieu pour la dyslexie).

Mais ce collectionnisme crétinissant, cette extension au-delà du probable a un corollaire intéressant : il fragilise et décrédibilise l'édifice, le faisant apparaître pour ce qu'il est (une arnaque méthodologique et un outil au maniement de moins en moins pratique).

Cela étant, même débilitee, la bête peut rester dangereuse : regardons ce qui se passe pour lesdits autistes.

La psychiatrie classique, adossée à la psychanalyse, faisait de l'autisme une entité nosographique. Avec d'ailleurs un débat, surtout entre psychanalystes, pour savoir si l'autisme entraînait dans les psychoses ou constituait une quatrième structure. Si la structure se définit comme le mode de défense du sujet face à la coupure signifiante (annulation, déni ou forclusion), force est de constater la difficulté de parler de l'Autisme, avec un grand A, tant comme structure que comme inclu dans la psychose. C'est d'ailleurs une difficulté qui rejoint les constatations cliniques de tous les jours : l'extrême hétérogénéité de ce qu'on appelle autisme. Fort de cela, le DSM IV a créé les troubles du spectre autistique et les TED – y incluant les causes neurologiques, organiques, etc. (syndrome de Rett par exemple) des syndromes autistiques. Donc premier temps : démembrement.

Puis la partie est en train de devenir le tout : après avoir démembré (à juste titre pour moi) l'autisme, il se recrée une entité dont nous bassinent les médias depuis quelque temps : « l'autisme-maladie-neurologique ». Puis arrive le corollaire « de bon sens » : puisque c'est une maladie neurologique, la psychanalyse n'y est pas indiquée – version *soft* de l'HAS –, voire tout simplement interdite – version *hard* du député Fasquelles – en faisant tout simplement une triple impasse :

– nul à l'heure actuelle n'est scientifiquement autorisé à parler d'une univocité causale dans les pathologies autistiques, ni même à assurer qu'il s'agit d'un cadre nosographique unique ;

- quand bien même une cause neurologique, métabolique, génétique ou autre serait mise en avant, cela abolirait-il le sujet qui souffre, qui jouit d'un rapport au langage ravageant ? Et donc, en quoi n'aurait-il pas le droit, pas besoin de rencontrer un analyste ?

- enfin, *last but not least*, la clinique avec ces enfants nous montre, tous les jours, les effets pacifiants, humanisants et de construction de la rencontre avec un analyste - pourvu qu'il sache travailler avec d'autres.



Tristan Garcia-Fons \*

## L'enfant-trouble du DSM

Depuis une vingtaine d'années, on a pu constater une accélération considérable des évaluations, des catégorisations et des diagnostics concernant les enfants dès la maternelle. Les enfants arrivent de plus en plus en consultation avec une étiquette diagnostique prononcée par le milieu scolaire ou les parents. L'enfant, qu'on disait en difficulté ou en souffrance, est souvent désormais identifié par un diagnostic, voire un handicap. C'est le cas de ceux qui mobilisent leur entourage, surtout scolaire, et nécessitent la présence d'une auxiliaire de vie scolaire en classe, ce qui implique que l'on ouvre un dossier à la MDPH. Ainsi, un enfant agité, « perturbateur » en maternelle, peut être diagnostiqué TDAH (trouble déficit de l'attention avec ou non hyperactivité) ou trouble des conduites ou encore « dys-quelque chose » et se trouver très rapidement reconnu comme handicapé. N'importe qui aujourd'hui peut faire des diagnostics. Les nouvelles catégorisations ont diffusé dans le discours social ambiant *via* les médias et sous l'influence de petits groupes de pression très actifs, dont la rhétorique est reprise sans distance par les pouvoirs publics.

Ce discours qui catégorise les enfants dès la maternelle non seulement constitue un appauvrissement de la pensée, non seulement signe la mort de la clinique, mais constitue une attaque de l'enfance. L'enfance n'est pas seulement le lieu de l'amnésie de l'adulte sur la sexualité infantile, elle n'est pas seulement frappée par la passion d'ignorance, mais elle est l'objet d'une entreprise d'annihilation et d'une passion qui n'est pas sans haine plus ou moins voilée. Une barbarie de moins en moins *soft* est en marche depuis plus d'une vingtaine d'années, qui a construit un enfant comportemental, sans

\* Pédopsychiatre et psychanalyste, membre de la SPF.

pensée subjective ni histoire, un enfant objectivé au risque de se retrouver déchet et que j'appelle : l'enfant du « trouble ».

Nous sommes tous aujourd'hui pris dans la langue du « trouble » : des « dys » (dysphasies, dyslexies, dyspraxies, etc.), des TOC, TOP, TED et autres troubles du comportement ou des conduites. Au centre du discours qui conditionne nos énonciations, la notion de « trouble » occupe une place envahissante qui prend valeur de fait social. Il est devenu de plus en plus difficile de parler et de penser sans utiliser ces termes et ces catégories, et sans intégrer les glissements sémantiques qu'ils véhiculent. Car le « trouble » dont on parle aujourd'hui oublie la signification de ce terme : celle d'état incertain, de tourbillon, de confusion, où un corps se mêle à un autre : un indiscernable qui appelle à la décantation, à l'éclaircissement. Le terme de « trouble » qui qualifie l'enfant d'aujourd'hui est une traduction du *disorder* du DSM. L'invention du « néo-trouble » est en effet liée à l'avènement et la diffusion généralisée dans le monde entier du DSM. Une multiplicité de troubles sont désormais identifiés comme des entités pathologiques à part entière et le remplissage de *check-lists* comportementales détrône la sémiologie classique ainsi que l'approche compréhensive et dynamique des symptômes. La notion de désordre ou de trouble, employée dans le sens de déviation, de dysfonctionnement, a détrôné les concepts de symptôme, de structure et même de maladie. Le symptôme est réduit au signe. Le comportement dans son apparence – le signe comportemental le plus superficiellement visible, pris le plus isolément : il s'agit d'une nouvelle sémiologie, extrêmement sommaire – est élevé à la consistance d'une réalité ontologique, érigée en catégorie : on passe de la toux au tousseur.

La novlangue du DSM fabrique ainsi un enfant du déficit, qu'il s'agit de normaliser et de médicaliser. Toute manifestation hors norme peut donner lieu à catégorisation et être intégrée dans le domaine du handicap en pleine expansion, où les pathologies sont ramenées au seul écart à la moyenne, conduisant à ignorer et recouvrir l'épaisseur et la complexité clinique des manifestations significatives subjectives. La langue du DSM, qui fait pleuvoir des diagnostics abusifs sur les enfants et les adolescents, rend aveugle et sourd : on ne voit plus, on n'écoute plus, ce qui n'est pas sans conséquences sur les pratiques des divers professionnels travaillant auprès des enfants. Le « système DSM » a fabriqué un nouvel enfant : enfant

objectivé, performatif. Un « enfant-computer », dont il faudrait réparer ou remplacer les logiciels défectueux. Un enfant sans désir et sans espoir d'évolution.

Avec cette conception qui, au travers des évaluations et des protocoles, objective l'enfant au risque d'en faire un déchet, il n'y a plus place pour l'enfant ou l'adolescent en difficulté transitoire ou celui qui traverse une période de crise normale et utile ; il n'y a plus ni clinique, ni maladie, ni psychiatrie, mais seulement un étiquetage de comportements déviants, débouchant sur le tri, le dressage et la médication dans lesquels l'enfant disparaît. Un réel de l'enfance insiste pourtant, dont ne veut rien savoir le discours managérial mondialisé qui rêve d'un enfant modèle réduit d'adulte consommateur ou rat de laboratoire naturalisé. La fabrique de l'enfant troublé, du « néo-trouble », conduit à ignorer l'enfant troublant du trouble lié au sexuel infantile, un enfant qui subvertit la norme et la naturalisation dans lequel on voudrait l'enfermer. La psychanalyse, au contraire, récolte le trouble, réhabilite le « se troubler », l'être troublé par l'enfance troublante.



Patrick Landman \*

## Le DSM s'est préparé de longue date mais ne mène pas loin

Trois événements résumés.

Au début des années 1960, Thomas Szasz sort un livre intitulé *Le Mythe de la maladie mentale*. C'est le début de l'antipsychiatrie, qui trouvera son prolongement chez David Cooper et dans une moindre mesure chez Franco Basaglia. Le DSM s'inscrit dans un mouvement de refus d'une partie des psychiatres d'avaliser les présupposés de l'antipsychiatrie et ses excès, à savoir que la maladie mentale n'existe pas, qu'elle n'a aucune validité, et sa conception politique de la psychose. Le réel en jeu dans la maladie mentale est dénié par l'antipsychiatrie, dont Lacan disait qu'elle avait libéré... le psychiatre.

En 1973, Rosenhahn, psychosociologue, ridiculise les psychiatres et démontre que leur raisonnement diagnostique ne présente aucune fiabilité et aucune validité. Il demande à douze compères de s'adresser aux urgences psychiatriques de douze hôpitaux différents des États-Unis, en prétendant entendre une voix sous la forme de vide ou d'écho. Les douze arrivent à se faire hospitaliser. Une fois hospitalisés, ils doivent avoir un comportement normal. La durée moyenne de leur hospitalisation a été de dix-neuf jours, onze diagnostics de schizophrénie et un de psychose maniaque-dépressive ont été posés. Rosenhahn relate dans la presse cette histoire, qui fait beaucoup de bruit. Les psychiatres américains subissent une pression pour rendre fiables leurs diagnostics.

En 1974, Robert Spitzer, qui est chargé du DSM III, plaide pour retirer l'homosexualité des troubles mentaux ; ce sont les psychanalystes américains qui sont les plus opposés à ce retrait. Il obtient gain

\* Membre de l'association Espace analytique.

de cause. Les psychanalystes sont déconsidérés, passant pour les tenants de l'ordre moral.

Alors, trente ans après le lancement du DSM III, que constate-t-on principalement ?

1. Le triomphe de la méthode DSM a éliminé les traditions cliniques, a remplacé les entretiens par des recueils de données formalisés. C'est la généralisation d'un *système expert* fiable par consensus d'opinions, avec la simplification de l'observation pour éliminer toute subjectivité considérée comme un biais. Ils ne restent presque que des troubles-comportements à rectifier par des TCC ou des médicaments.

2. Sous le couvert de l'athéorisme, on assiste à la domination hégémonique de la pensée réductionniste, organiciste, s'autoproclamant scientifique, en réalité de *nature scientiste* avec un « pousse à la science » d'autant plus manifeste que les marqueurs biologiques ou les gènes restent introuvables et les étiologies seulement putatives.

3. Il n'existe plus de repères structuraux dans la démarche diagnostique du psychiatre, la psychopathologie a disparu, donc la psychiatrie a vocation à se fondre dans la neurologie car c'est la dimension psychopathologique qui fait la différence entre psychiatrie et neurologie.

4. On observe la marginalisation de la psychanalyse, dont « l'image épistémologique est dévaluée » et dont les possibilités d'offre dans le social s'amenuisent car l'idéologie scientiste est portée par le fait que l'universel de la science « déculpabilise » tout un chacun et en particulier les usagers, patients et familles. Il serait dangereux de croire qu'un retour de balancier en faveur de la subjectivité redonnerait des couleurs à la psychanalyse, il pourrait profiter aux religions ou aux sagesses orientales tout aussi bien.

5. Enfin, le DSM est paradigmatique de l'idéologie qui attaque les figures de l'intellectualité moderne et leurs pensées théoriques pour les remplacer par des techniques rapides, faciles d'usage et vite obsolètes. Je n'ai pas le temps d'évoquer les conséquences anthropologiques du DSM et le fait que ce dernier est une hydre à plusieurs têtes, en particulier médico-économiques, avec l'évaluation généralisée ainsi que les conflits d'intérêts, et épidémiologiques, orientant les choix politiques (mais aussi ceux de la HAS) avec des fausses épidémies

et des confusions entre prévention et prédiction, tout particulièrement en ce qui concerne les enfants et les adolescents.

Pour toutes ces raisons et d'autres encore, il faut que les psychanalystes s'engagent dans le combat contre la pensée unique DSM. C'est le sens de la création d'une Initiative pour une clinique du sujet. Ce combat a été actualisé par la mise en cause par le député Fasquelle et quelques autres des pédopsychiatres et des psychologues cliniciens car ils se réfèrent à d'autres classifications (CFTMEA) ou d'autres hypothèses organisatrices que le DSM ou sa sœur jumelle la CIM 10, hypothèses qui s'inspirent de la psychanalyse.



# Claude Léger

## La psychiatrie a vécu

La psychiatrie à laquelle certains d'entre nous ont été formés a vécu. Sa disparition, programmée dès après la Seconde Guerre mondiale, a commencé à paraître tangible dans les années 1980, avec la fin de l'internat des hôpitaux psychiatriques, celle de ces hôpitaux eux-mêmes par la réforme hospitalière de 1986, et l'officialisation de la politique de secteur psychiatrique en 1985, qui devait permettre de redéployer des moyens importants sur les dispositifs extra-hospitaliers. 40 000 lits de psychiatrie ont ainsi été fermés entre 1987 et 2000, mais les moyens en question n'ont pas suivi. Il se trouve que la troisième édition du DSM a été traduite en français et diffusée à partir de 1983, relayée par la CIM-10 de l'OMS, devenant alors un outil majeur pour rationaliser cette politique de démantèlement.

L'OMS introduit alors la notion de « santé mentale » en référence au bien-être des populations et en termes de besoins – à l'instar de l'alimentation, du contrôle des naissances et de l'éradication des pandémies. C'est ainsi que la « dépression » devient un syntagme validé par les statistiques comme un fléau, voire une épidémie, en raison de ses répercussions économiques. Opportunément, la mise sur le marché de la Fluoxétine (Prozac) inaugure un essor des psychotropes, qui vont suivre à la trace les avancées des neurosciences et se calquer sur la classification des troubles mentaux pour apporter des « réponses ciblées ». En conséquence, vont se développer des sous-spécialités, comme l'addictologie, à l'intérieur de laquelle vont bientôt apparaître l'alcoologie, la tabacologie et bien d'autres « logies » qui vont revendiquer de nouveaux psychotropes, mais, surtout, vont s'appuyer sur des techniques psychothérapeutiques, toutes issues de la même matrice comportementaliste.

Le DSM a montré ainsi sa redoutable efficacité, en devenant la référence obligée pour la catégorisation des troubles et des comportements, à l'usage non seulement des professionnels, psychiatres ou non, mais de tout un chacun, désormais à même de s'autodiagnostiquer et de choisir, parmi les techniques proposées par le marché, celle qui lui paraît le mieux lui convenir. D'où l'importance de l'évaluation : on ne peut, en effet, laisser proliférer des pratiques qui n'auraient pas l'aval d'une autorité responsable en matière de santé publique, fondant ses recommandations sur des expertises aboutissant à un consensus, et dont les conséquences ne sont pas anodines, puisqu'elles déterminent de plus en plus la prise en charge des traitements par les assurances.

En se prétendant « athéorique », le DSM a induit un mouvement de désobjectivation, de relégation des symptômes au statut de signes, traités sur un mode statistique pour définir des priorités de santé publique, selon des critères analogues à ceux utilisés pour caractériser les épidémies et mettre en place de « grandes causes nationales ». Le DSM a permis également, dans cette perspective, et en articulant le codage des troubles avec des échelles de cotation, d'évaluer la prédisposition, et bientôt peut-être de prédire l'apparition de troubles à venir et donc de les prévenir, ce qui est au fondement de l'épidémiologie. L'usage des psychotropes va encore s'élargir et les thérapies devenir de plus en plus psycho-éducatives.

C'est ainsi que la pathologie psychique va se réduire à la crise, par échappement du contrôle – ce qu'on appelle la « maintenance ». La mise en place de celle-ci – ou sa remise en place, au cas où elle aurait failli – va nécessiter d'intégrer les troubles, devenus chroniques, dans un nouveau champ, celui du médico-social, moins onéreux, sous la dénomination de handicap psychique. Ainsi, les réponses collectives à la souffrance individuelle se complètent, grâce à l'entregent des associations d'usagers et de leurs familles, qui ne cessent de mettre en cause les carences de la psychiatrie.

Lorsque Lacan prédisait en 1969 que la séparation de la neurologie et de la psychiatrie allait faire de cette dernière une « sociatrie », il voyait juste. Mais, si l'on entend de plus en plus souvent aujourd'hui certains réclamer la réunification des deux disciplines, ce n'est pas au nom d'une psychiatrie « humaniste », mais pour donner à

cette néo-psychiatrie fondée sur l'*Evidence Based Medicine* les moyens dont elle a besoin pour la recherche en génétique, en imagerie médicale, en pharmacologie. Ce sont eux qui promeuvent des « centres ressources » ou « experts », institués selon les catégories du DSM : pour la schizophrénie, les troubles bipolaires, les TOC, etc. Ils peuvent d'ailleurs ratisser large en s'appuyant sur la notion de multifactorialité des troubles : génétiques, biologiques, environnementaux, et pourquoi pas psychologiques.

Et la psychanalyse dans tout ça ? Elle qui fut le dernier paradigme de la psychiatrie avant liquidation. Elle qui noua des liens étroits, mais souvent ambigus, avec la psychiatrie à peine remise du choc de l'Occupation et qui tentait sa redéfinition selon le credo du bien-être de l'OMS et des Droits de l'homme. Elle qui fut portée par Lacan au plus haut niveau d'exigence éthique et épistémique, lui, le dernier héraut de la clinique des psychoses, et dont l'enseignement nous donne encore les outils indispensables à la rencontre avec ces sujets dont la rigueur échappe au contrôle.

Disqualifier le DSM est un premier pas vers la restitution de la psychose à ce qui la spécifie, à ce qui la reconnaît comme telle, à ce qui en élabore ensuite le traitement. Pas sans la psychanalyse. Ce n'est pas un hasard si celle-ci a été récemment attaquée par ceux qui se font les parangons des vertus comportementales. La psychanalyse en a vu d'autres. Mais elle ne survivra que de son discours.



---

# Bulletin d'abonnement

conjoint *Mensuel* et *Agenda*, pour 9 parutions par an

---

Nom :

-----  
Prénom :

-----  
Adresse :

-----  
Tél. :

-----  
Mail :

Je joins un chèque de 70 € (dont 10 € de participation aux frais d'expédition)

à l'ordre de Mensuel EPFCL, 118 rue d'Assas 75006 Paris

Vente du mensuel au numéro : 7 €

• excepté pour les numéros spéciaux : 10 €

n° 12 - Politique et santé mentale

n° 15 - L'adolescence

n° 16 - La passe

n° 18 - L'objet *a* dans la psychanalyse et dans la civilisation

n° 28 - L'identité en question dans la psychanalyse

n° 34 - Clinique de l'enfant et de l'adolescent en institution

EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris - Tél. 01 56 24 22 56

---

Pour contacter le comité éditorial

et les auteurs, écrire à :

EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

Tous les anciens numéros du mensuel  
sont archivés sur le site de l'EPFCL-France  
[www.champlacanianfrance.net](http://www.champlacanianfrance.net)

